John Waldie

Fine Arts.
No. 1294

voller Text dialogue
sur A Colors

A present from
the Marquess of
Liverpool to
Mr Chas O'Neil —
23d Octr 1819

# DISSERTATION
## SUR LES
# OUVRAGES
## DES PLUS
# FAMEUX PEINTRES.

*Dediée à Monseigneur le Duc de Richelieu.*

A PARIS,
Chez NICOLAS LANGLOIS, ruë S. Jacques, à la Victoire.

*AVEC PERMISSION.*
MDCLXXXI

- 1681 -

A MONSEIGNEUR

# LE DUC DE RICHELIEU.

MONSEIGNEUR,

*Quel Nom plus-illuſtre que le voſtre pourrois-je mettre à la teſte de mon Ouvrage, & quel*

*Protecteur pourrois-je luy choisir plus éclairé que vous; qui par l'amour & la connoissance que vous avez de la Peinture; & par ces Tableaux si rares que vous avez recueillis de tous côtez avec tant de soin, m'avez fourni le sujet & la matiere que je traite? Ie vous ay oui dire,* MONSEIGNEUR, *que vôtre dessein estoit de faire, non pas un cabinet de toutes sortes de Tableaux; mais un cabinet parfait de Peinture: que par le premier on ne finit jamais, & qu'on ne fait qu'un amas confus de choses pour la plus part médiocres & incapables de satisfaire l'esprit & les yeux de ceux qui s'y connois-*

*ſent ; aulieu que par l'autre, en ſe bornant à ce qu'il y a de plus achevé, on goûte enfin le véritable & le dernier plaiſir que peut donner cét Art. Vous aviez toujours eſté perſuadé du mérite des premiers Peintres d'Italie, mais vous avez crû en meſme tems que les qualitez qui pouvoient faire la perfection de la Peinture n'avoient pas eſté réunies en un ſeul. Vous ſaviez, il y a long-tems, qu'il n'y avoit que Rubens qui puſt remplir cette idée que vous aviez conceuë, & que cét Homme grand & éclairé en matieres d'état ; habile en politique ; heureux dans les negotiations ; profond dans les Sciences*

*& dans les Arts, eſtimé par tant de Roys, & de Souverains, qui le combloient d'honneurs & de gloire, pouvoit ſeul nous donner des Tableaux parfaits. Car lui ſeul a eſté capable par la force & la vivacité de ſon eſprit, & par la ſolidité de ſes réflexions de penetrer les caracteres des plus beaux Ouvrages. Il en a decouvert les défauts, & en a épuré les principes pour s'en établir de parfaits, & pour s'élever audeſſus du mérite des plus habiles Peintres, dont l'eſprit borné n'a pû égaler ce génie qui avoit reçeu de la nature tous les dons néceſſaires pour le rendre un des plus grands hommes de ſon*

*siécle. Monsieur le Duc de Liancour; vostre illustre ami; grand Connoisseur; vous avoit confirmé dans cette vérité, & le Chevalier Digbi; d'un savoir profond; qui dans ses voyages avoit examiné & comparé tout ce qui se voyoit de plus exquis dans la Peinture, l'élevoit audessus de tous ceux de sa Profession, & ne faisoit en cela que suivre le sentiment du Roy d'Angleterre son Maistre; de qui le gousst estoit excellent, & qui avoit le plus rare cabinet de l'Europe. Mais vous desesperiez,* MONSEIGNEUR, *de pouvoir enlever des tresors dont la Flandre devoit estre aussi jalouse*

*que l'Italie l'estoit des Ouvrages de ces plus fameux Peintres, lorsqu'il se présenta une occasion favorable d'exécuter un projet si difficile. Vous avez sceu profiter,* MONSEIGNEUR, *des rapides conquestes de nostre invincible Monarque: & la Flandre & les autres Provinces ont laissé partir ce qu'elles ont craint de ne pouvoir conserver dans les desordres d'une guerre, qu'elles avoient à soutenir contre un ennemy si redoutable. Mais au mesme tems que vous avez pû devenir le maistre de plusieurs Tableaux de ce grand-Homme, on a veu par le choix que vous en avez fait, que vous conservez*

*un gouſt délicat dans les Arts qui ſont voſtre plaiſir, comme dans les actions qui ſoutiennent voſtre gloire. Vous avez rejetté des choſes de lui qu'on auroit pû oppoſer aux plus forts Ouvrages des meilleurs Peintres: & vous n'avez gardé que ceux que cét Homme incomparable a laiſſez à la poſtérité pour immortaliſer ſon Nom. C'eſt par ces miracles de Peinture & par la noble émulation d'un génie qui ſe ſent capable de tout oſer avec ſuccés, qu'il a voulu ſurpaſſer tous ces grands Hommes, reüniſſant en lui ſeul toutes les qualitez qu'ils n'avoient que ſeparément. L'envie a grondé quelque-tems à l'aſpect de ces*

*beaux Ouvrages qui s'opposoient à ses interests, & ruinoient ses desseins : mais les noires & malignes vapeurs de son venin se sont dissipées aussi facilement que les ombres s'évanouïssent devant la lumiére du Soleil. Vous ne vous contentez pas,* MONSEIGNEUR, *de contribuer si généreusement au bien public, & au plaisir des véritables Connoisseurs, en attirant ces belles choses en France, Vous voulez encore travailler pour la gloire de la Peinture. Car ayant destiné ces Tableaux pour Richelieu, vous y allez renouveler par la comparaison qu'on en fera avec ces chédeuvres de la Sculpture,*

*que le grand Cardinal, vostre oncle, y a si hureusement ramassez, la fameuse disputte autrefois émeuë entre ces deux Arts lorsqu'ils fleurissoient le plus dans la Gréce. C'est dans ce superbe Palais où ces marbres vivans paroistront n'avoir duré tant de siécles, que pour rendre hommage, & ceder enfin à la Peinture; qui avant ces fameux Peintres d'Italie avoit esté long-tems ensevelie, & que Rubens a élevée au supréme degré de gloire. Dans le dessein que j'ay formé d'en faire connoistre les beautez: peut-estre ne pourray-je pas répondre à l'idée que vous en avez conceuë, & à la connoissance que vous*

*m'en avez donnée vous meſme en me faiſant part de vos lumieres. Quel que ſoit le ſuccés de mon entrepriſe, il me ſuffira que l'effort que je fais, ne vous ſoit pas déſagreable; qu'il plaiſe aux perſonnes deſintereſſées, qui ſont véritablement éclairées & juſtes; & dont je conte moins les ſuffrages que je ne les peſe, à l'exemple d'Horace, qui ayant peu d'Auditeurs meſuroit le mérite de ſes vers, non par la multitude des approbateurs, mais par l'intelligence du petit nombre. Il me reſte,* MONSEIGNEUR, *à vous ſuplier de trouver bon que je mette à la teſte de la deſcription de voſtre Cabinet, celle que vous*

*avez bien voulu faire de ce terrible Tableau des Reprouvez ce chéd'euvre de l'Art. Si d'un costé elle efface les miennes par son brillant, d'un autre, elle soutient mon Ouvrage, & me donne la confiance que vous le recevrez comme un témoignage de la passion respectueuse avec laquelle je suis*

*MONSEIGNEUR*

Vostre tres-humble, tres-obeïssant, & tres-obligé serviteur, DE PILES.

# DISSERTATION SUR LES OUVRAGES DES PLUS FAMEUX PEINTRES.

J'Ay parlé cy-devant dans les converſations que j'ay données au public, du mérite de Rubens, d'une maniere conforme aux Ouvrages que j'avois vûs de lui : & je ne pouvois raiſonnablement en uſer d'une autre ſorte. Ceux qui avoient vû les Tableaux dont je faiſois la deſcrip-

tion, & qui ſans eſtre préoccupez, en avoient jugé par comparaiſon avec ceux des autres Peintres, ont témoigné eſtre ſatisfaits de mes ſentimens. Quelques-uns s'y ſont oppoſez avec chaleur; & quand, pour apprendre leurs raiſons de leur propre bouche, j'ay voulu joindre ces ſortes de gens, j'ay trouvé que non ſeulement ils me faiſoient dire des choſes auſquelles je n'avois jamais penſé, mais qu'ils n'avoient pas eu meſme la curioſité de lire celles que j'avois écrites. Ils s'étoient contantez de ſuivre aveuglément l'opinion des perſonnes qui les trompoient, ou par malice, ou par ignorance, & qui tâchoient de profiter en ſegret des véritez qu'ils blâmoient en public, pour intimider les ſimples. D'autres, en aſſez grand nombre, qui n'avoient veu de ce rare Génie que

les

les Tableaux qui estoient à Paris, ont suspendu leur jugement entre l'opinion des Peintres vulgaires & celle que j'ay tâché d'établir en faveur de Rubens, jusqu'à ce qu'ils eussent vû par eux-mesmes, si les Ouvrages dont je parlois estoient des preuves suffisantes pour justifier tout le bien que je disois de leur Auteur. Ils les ont vûs avec étonnement, & à force de les examiner & de chercher les causes des effets qu'ils admiroient: Ces Ouvrages leur ont fait concevoir une si grande estime pour Rubens, qu'ils sont aujourd'huy les premiers à parler de luy avec éloge, & les plus attachez à son parti.

Mais quoique les Ouvrages sur lesquels cette bonne opinion estoit fondée soient d'une tres-grande beauté, j'en veux faire voir d'autres, dont la perfection

eſt capable de donner une idée de Rubens, plus grande encore que celle que j'avois moy-meſme conceuë avant que de les avoir vûs.

Je ne pretens point parler icy à ces eſprits preoccupez, & qui ne jugent que par les yeux d'autruy ; je prie ſeulement les autres de vouloir bien que nous examinions enſemble ces rares Tableaux & que nous les mettions dans la balance avec les Ouvrages des plus fameux Peintres, parmy leſquels il ſuffit de prendre les plus-generalement eſtimez, comme Raphaël, le Titien, le Correge, Paul Veroneſe, & le Carache.

Mon intention n'eſt pas de diminuer en façon quelconque, par les comparaiſons que nous allons faire, le merite de ces grands hommes, dont les noms ſeront

toûjours en veneration à la posterité, & qui seront eternellement estimez pour les talens qu'ils ont receus de leur naissance & de leurs études. RAPHAEL, pour la beauté de son genie, pour le bon choix de ses formes, pour son gouſt exquis & sa precision dans les mesures, pour la varieté, la simplicité & la noblesse de ses airs de testes, de ses attitudes & de ses ajustemens; enfin pour cette grace qui luy estoit naturelle & dont il assaisonnoit tout ce qui partoit de son pinceau. Le TITIEN pour la verité qu'il a imprimée dans ses objets peints, pour la force & la suavité de ses couleurs, pour le choix des beaux momens que l'on voit souvent dans ses figures, & toûjours dans ses païsages, dont les situations, les couleurs, les lumieres, & les touches sont precieuses, pour avoir donné aux

femmes & aux enfans un caractere de grace qui luy estoit tout particulier, & pour cette fidele & sçavante imitation de la nature. LE CORREGE, pour la finesse & la singularité de ses pensées, pour la pureté de son choix, pour la noblesse de ses airs de testes, la delicatesse & la naïveté de ses expressions, le grand gouſt de son Dessein, quoique peu correct, l'esprit de ses contours, l'épanchement de sa lumiere & la douceur de ses ombres, pour la beauté singuliere de son pinceau, pour sa maniere grande & vague; enfin pour avoir esté un des plus grands Peintres qui fuſt & qui sera jamais, sans aucun secours que celuy dont la nature l'avoit pourveu, en luy donnant un genie facile & une execution heureuse. PAUL VERONESE pour l'abondance & la gentillesse de ses inventions, pour la

richeſſe de ſes ajuſtemens, la nobleſſe de ſes figures, la magnificence de ſes étoffes, la facilité de ſon travail, la beauté de ſon pinceau, la vie & le mouvement de chaque choſe en particulier & du tout en general, & pour le caractere de verité qu'il a ſceu donner à tout ce qu'il a peint. Et le CARACHE, pour ſon genie dans les compoſitions, pour ſa façon d'orner riche & majeſtueuſe, pour ſon grand gouſt, ſa facilité & ſa correction dans le Deſſein, & pour s'eſtre fait une maniere de toutes les bonnes qui eſtoient avant luy.

Je ne pretens point pareillement, en faiſant remarquer les beautez qui manquent dans le general des Ouvrages de ces grands Maiſtres, ſouſtenir qu'elles manquaſſent auſſi dans leurs Tableaux particuliers; Non plus que je voudrois, en loüant les

perfections de Rubens, soustenir les fautes qui se trouveroient dans ses Tableaux, pour petites qu'elles puissent estre; mon dessein n'estant que de comparer le caractere general d'un chacun, lequel se doit tirer, non d'un Tableau seul, mais d'un certain nombre de leurs plus beaux Ouvrages.

Au reste il semble que les choses depuis quelque temps se sont tournées d'une maniere qu'il n'est besoin d'aucun menagement pour exposer la verité: mais quelque disposition qu'il y ait pour la reconnoistre, je ne m'attens pas qu'elle trouve entrée si facilement dans l'esprit de certaines personnes, ou qu'elle y fasse son effet si promptement: parce que ceux qui ont les yeux accoûtumez aux Fresques de Rome, sans distinction de ce qui y est estimable d'avec ce qui ne l'est pas, refuseront

d'abord de la voir & de l'entendre. Et ceux qui aprés une mauvaise éducation ont passé une partie de leur vie dans une pratique & dans des sentimens qui luy sont contraires, ne voudront pas les changer. C'est un effet de la foiblesse humaine de ne rien faire qui puisse decouvrir que nous ayons esté capables de demeurer si long-temps dans l'erreur, quoy que cela ne vienne pas toûjours de nostre faute. Il n'est pas donné à tout le monde de recevoir la verité; il n'y a que les grandes ames qui ayent assez de lumieres pour la connoistre, & assez de force pour la suivre en tout temps & en tout lieu.

Je n'entreray point dans le détail des Ouvrages de ces grands Peintres que j'ay nommez, je suppose qu'on ait assez veu de leurs Tableaux pour s'en estre fait une

idée, & la disposition entr'autres que je demande à ceux qui se donneront la peine de lire ce discours, c'est qu'ils ayent un peu goûté Rubens par la veuë de ses plus beaux Ouvrages. Car quoi qu'il y ait ce semble une obligation de faire toûjours bien ; ce seroit une injustice de juger de la capacité des gens par le premier Ouvrage que le hazard nous presente. Ceux de Rubens comme de tous les autres Peintres ont leurs differens degrez de beauté selon les temps où il a travaillé, les personnes pour lesquelles il destinoit ses Ouvrages, & les lieux où ils devoient estre placez. Et l'on ne doit porter un jugement raisonnable de sa capacité, que sur la veuë, ou des Tableaux qu'il a peints luy-mesme dans la force de son âge, & qu'il a voulu laisser à la posterité comme un monument de sa gloire,

ou

ou de ceux qu'il a faits pour les Empereurs, pour les Roys, pour les Princes Souverains, pour les Egliſes, & pour ſes amis, quand il a voulu leur donner des marques de ſon eſtime & de ſon amitié. La chaſſe aux Lions, par exemple, & la chûte de S. Paul ont eſté faites pour le Roy de Pologne, & quatre autres chaſſes pour le Duc de Baviéres; le S. Georges & la veuë de Cadis pour le Roy d'Angleterre; les Pelerins d'Emaüs, & la Madelaine chez Simon le Phariſien pour l'Empereur; la chûte des Réprouvez, pour l'Eveſque d'Anvers ſon intime amy, le Siléne pour ſa famille, & le bain de Diane pour luy-meſme.

Les Tableaux d'Egliſe & ceux entr'autres qui ſont expoſez aux principaux endroits, & qui ſont encore des preuves légitimes de

ſa ſcience, ſont par exemple, le ſaint Roch; la Deſcente de croix, pluſieurs Adorations des Roys; pluſieurs Aſſomptions de la Vierge; ſa Purification; ſa Viſitation; les Miracles de ſaint Ignace & de ſaint François Xavier; & pluſieurs ſemblables Tableaux qui ſont l'ornement des principales Egliſes des Païs bas, & qui peuvent ſe voir en eſtampe.

C'eſt, dis-je, par la veuë de ſemblables Ouvrages que l'on peut connoiſtre l'étenduë du genie de Rubens & la perfection dont il a eſté capable.

Les Tableaux qui ſont dans le Cabinet de M. le Duc de Richelieu ſont non ſeulement de cette nature, mais ils en ſont l'élite: & dans la verité, on ne ſçauroit trop admirer l'heureuſe deſtinée de ces beaux Ouvrages, d'eſtre tombez entre les mains d'un

grand Seigneur qui leur fait un accueil digne de ſa connoiſſance.

Il a bien jugé d'abord par les premiers Tableaux qui luy ſont venus de Rubens, que ce grand-Homme avoit eſté capable d'en peindre encore de plus beaux; & pour en faire la recherche, il s'eſt mis audeſſus des difficultez, & n'a épargné, ny temps, ny ſoins, ny dépenſe. L'état de perfection où ces Tableaux ſont montez, m'a fait naiſtre l'envie de les décrire, afin d'examiner le mérite de Rubens en comparant ſes Ouvrages avec ceux des Peintres les plus généralement eſtimez, & les progrés que cét homme rare fait tous les jours dans l'eſtime des Connoiſſeurs qui ſont ou Curieux ou Peintres, ont fortifié cette penſée.

Mais pour faire cette juſte comparaiſon, il faut avoir le

gouſt & les yeux épurez. J'entends par le gouſt épuré, un eſprit vuide, non ſeulement de cette prévention groſſiere qui s'empare ſi facilement des eſprits médiocres : mais encore de celle, qui ſe gliſſant inſenſiblement dans les meilleurs, par l'éducation, ou par une créance trop facile, ne montre les choſes que par un coſté, & ne laiſſe plus de liberté pour voir & pour examiner les autres. Telle a eſté la prévention des Romains qui n'eſtimoient que Raphaël, des Florentins qui luy préferoient Mikélange, & de l'Ecole de Veniſe qui tenoit pour le Titien, comme celle de Bologne a depuis fait pour les Caraches. Et par des yeux épurez, j'entends cette pénétration naturelle, qui ne laiſſe rien échaper, & qui voit tout ce qu'il y a à voir dans un

Ouvrage. Car tous ceux qui regardent des Tableaux ne les voyent pas entierement, & la raiſon en eſt, qu'il ne faut pas ſeulement les regarder des yeux du corps, mais encore de ceux de l'eſprit, & que cét eſprit ne donne entrée aux choſes que ſelon la proportion qu'il a avec elles. Il faut en un mot pour bien juger de la Peinture, avoir l'eſprit d'une grande étenduë, parce que ceux qui l'ont borné & qui ne ſçauroient poſſeder la théorie des principales parties de la Peinture, diſtinctement & toutes enſemble, jugent cependant de toute la Peinture par rapport ſeulement à la partie qu'ils connoiſſent. Un homme, par exemple, qui ſçaura bien l'Hiſtoire & la Fable ne donnera ſon approbation à un Tableau, qu'à meſure que l'une ou l'autre

y ſera fidelement répreſentée.

Ceux qui aiment l'Antique ne croyent pas qu'on puiſſe faire un beau Tableau s'il n'y entre de l'Architecture, & ſi les figures peintes ne reſſemblent aux Statuës & aux Bas-reliefs antiques. D'autres au contraire, qui ont eſté élevez dans le gouſt Lombart, diſent que l'antique n'eſt bonne que pour les Sculpteurs, & pourveu que les choſes paroiſſent veritables, & que les lumieres & les couleurs y ſoient bien entenduës, ils ſe ſoucient fort peu que les formes en ſoient correctes. Tel qui aime la Geometrie, ne regardera que les meſures & les proportions de chaque corps avec ſon plan; il rapportera tout à des lignes, & ne croira pas qu'un Peintre ſoit habile s'il ne ſçait les élémens d'Euclide. Il examinera, pour ainſi dire, juſ-

ques aux feüilles des arbres, & ne contera pour rien l'union des couleurs & l'effet du Tout-ensemble. Il y en a qui croyent que tout consiste dans la correction du Dessein; d'autres dans l'expression des passions de l'ame; & plusieurs enfin s'imaginent qu'ils sont obligez de trouver toûjours quelque chose à redire, pour estre reputez Connoisseurs, & pour ne pas perdre la réputation qu'ils prétendent avoir de personnes éclairées en toutes choses. Ainsi, personne ne porte sa connoissance au de-là des bornes de son esprit: celuy-là aime une chose, & celuy-cy une autre, & tous jugent par raport à leur capacité.

Cependant il est raisonnable d'estimer tout ce qui est beau; mais par mal-heur tout ce qui est beau ne nous le paroist pas toûjours, & quand nostre esprit n'est

pas d'une grande étendue, nous ne pouvons aimer plusieurs choses à la fois, ou si-tost que nous commençons de trouver une chose bonne & aimable, une autre que nous aimions auparavant nous devient indifferente.

Supposé donc qu'un esprit ne soit point borné aux connoissances ordinaires, ny gasté par la prévention, il ne reste plus que de se faire une idée juste & parfaite de la Peinture; afin qu'en comparant plusieurs Tableaux, on en puisse juger sur cette idée, & que selon qu'ils auront plus ou moins de conformité avec elle, on en conçoive plus ou moins d'estime. Mais avant que d'entrer dans le détail des parties de la Peinture, il est bon de vous en donner une veuë generale : & pour éviter la confusion nous ferons la comparaison des Pein-

tres, & l'application de leurs Ouvrages aux parties de la Peinture à meſure que nous en donnerons l'idée. Commençons par celle qui eſt generale.

## *IDE'E DE LA PEINTVRE en general.*

LA Peinture eſt la parfaite imitation des objets viſibles. Sa fin eſt de tromper la veuë : & ſes proptietez d'inſtruire fortement, & d'émouvoir les paſſions.

Mais toutes ces choſes qui ſe doivent toûjours ſuppoſer, parce qu'elles ſont eſſentielles, demeureroient froides & languiſſantes ſans le ſecours des perfections qui en relevent le prix. Et de meſme qu'il ne ſuffit pas d'eſtre homme eſſentiellement, & d'avoir un corps & une ame

pour estre un homme parfait, & qu'il faut ajoûter à cette essence l'habitude des sciences & des vertus : de mesme aussi, il faut joindre à l'imitation des objets visibles, qui est l'essence de la Peinture, des qualitez qui partent du jugement, de l'esprit, & du genie du Peintre ; de sorte que selon qu'un Peintre aura plus de solidité de jugement, plus de lumiere d'esprit, & plus de grandeur & d'élévation de genie, il doit faire de plus beaux Ouvrages, supposé comme j'ay dit, cette essence de la Peinture qui est la base de ses perfections : Et ces perfections se font voir, par exemple, dans l'abondance & la richesse des inventions ; dans l'érudition, & dans la netteté des sujets allegoriques ; dans la finesse des expressions. Elles consistent encore à

donner du mouvement & de la vie aux objets ; à faire entrer dans une composition tout ce qui convient au sujet que l'on traite pour le rendre complet & agréable, & à n'y rien admettre, que ce qui contribuë à son expression ; à donner à chaque chose son veritable caractere, & enfin à tromper agreablement les yeux d'un homme, qui a de l'esprit, & qui sçait entrer dans celuy du Peintre & dans les sujets qu'il traite.

Voilà l'idée générale de la perfection de la Peinture, faisons-en maintenant l'application aux Ouvrages des plus sçavans Peintres que nous comparerons en mesme-tems à Rubens. Commençons par l'essence de la Peinture qui est l'imitation des objets visibles.

C'est icy où Raphaël, & l'E-

cole Romaine ne ſont que d'une médiocre conſideration; puiſque de l'aveu de tout le monde, ils n'ont pas eu au point que l'ont poſſedée les Lombards, la partie qui trompe les yeux, & que nous appellons eſſentielle. Et de tous les Lombards celuy qui l'a le mieux entenduë, & qui a le plus aproché de la nature, a eſté ſans doute le Titien.

Il eſt vtay que cét excellent homme a peint les objets qu'il a répréſentez d'une grande force, d'une grande union, & leur a donné un grand caractére de vérité, principalement aux carnations qu'il a imitées avec beaucoup de ſoins & de recherches, & que par cette exactitude il a mérité la palme dans le genre des Portraits : mais il eſt vray auſſi que Rubens ne tendant qu'à l'effet de ſon Ouvrage, il l'a

monté d'un ton plus haut, & l'a élevé juſqu'aux fraiſcheurs & au brillant de la nature, & qu'en cela il eſt au deſſus du Titien, comme le Titien eſt au deſſus de Paul Veronéſe : du reſte il ne luy cede, ny en force, ny en union ; & ce que le Titien paroiſt n'avoir fait qu'avec beaucoup de tems, de réflexion & d'atache. Rubens l'a executé avec promptitude, avec ſcience & avec liberté comme le Maiſtre & le Souverain de ſon Art. Son genie meſme, tout élevé qu'il eſt, luy a permis de deſcendre ſouvent juſques aux minuties qui rendent de prés l'imitation plus parfaite, par la varieté & la répetition des teintes : mais comme ce n'eſt plus que l'effet d'une grande patience, quand on poſſede une fois la choſe à fond, & que ce travail convient plûtoſt aux Portraits &

aux Tableaux d'une grandeur mediocre, Rubens qui se plaisoit aux grands Ouvrages, mettoit tout son Art en l'effet que doit faire un Tableau dans sa distance: car ses teintes sont aussi precieuses & aussi vrayes que celles du Titien, & toute la différence qui est entr'eux sur cét article, c'est que Rubens estant plus ferme dans ses principes, & que sachant parfaitement donner à ses couleurs leur véritable place, il les employoit avec plus de promptitude & de liberté, & leur laissoit par ce moyen tout l'éclat dont elles ont besoin pour imiter parfaitement les beautez vivantes de la nature.

Pour les expressions: soit qu'elles paroissent dans le mouvement du visage, ou des autres parties du corps; soit que l'occasion les demande douces ou violentes;

ſoit enfin qu'elles regardent les figures particulieres ou le caractere du ſujet tout enſemble, Rubens a eu autant d'avantage en cette partie que Raphaël, & qu'aucun autre Peintre, & l'on peut meſme aſſurer avec beaucoup de fondement qu'il l'a ſurpaſſé dans l'expreſſion generale du Tableau, & qu'il eſt entré plus avant dans le caractére du ſujet & de l'action, qui doit eſtre une, & à laquelle tout doit concourir : il y a répandu plus de feu, plus de vie, & plus de vérité ; & l'on en ſera facilement convaincu ſi l'on veut comparer les meſmes ſujets qu'ils ont traitez l'un & l'autre, comme celuy des Innocens ; de la Madelaine chez Simon le Phariſien, &c. les Batailles qu'ils ont faites, comme celle de Conſtantin par Raphaël, avec celle des Amazones par

Rubens ; & les autres grandes compoſitions qui ſont ſorties de la main de ces deux Peintres.

Déſcendons preſentement dans le détail des parties de la Peinture, deſquelles je tâcheray de vous donner l'idée avec toute la juſteſſe qui me ſera poſſible, & dont perſonne ne pourra diſconvenir. Ces parties ſont, l'Invention, la Diſpoſition, le Deſſein, & le Coloris.

*L'Invention.*

L'Invention eſt une partie de la Peinture qui trouve les objets néceſſaires dans la compoſition du Tableau, & cette partie demande trois choſes ; de l'imagination ; de la prudence ; & de l'érudition. Paul Véroneſe imaginoit facilement, Raphaël qui n'avoit pas tant de feu, mais qui l'avoit mieux reglé, imaginoit

noit prudenment, & Rubens imaginoit vivement, prudenment & savanment; & l'on peut dire qu'en naissant la nature l'avoit abondanment pourveu de ce feu celeste que déroba Prométée, & qui est commun aux bons Peintres & aux bons Poétes. Et quoy que son imagination fût feconde, & que les objets s'y presentassent en foule, il ne s'en laissoit neanmoins pas accabler; son jugement & sa prudence en prenoient seulement, ce qui devoit contribuer tant au plaisir des yeux, qu'à l'expression de son sujet, & il en retranchoit ce qui estoit inutile ou peu convenable.

Mais tous ces objets qui étoient imaginez avec facilité, & choisis avec prudence, portoient avec eux une erudition profonde quand le sujet le demandoit

ainſi, & principalement quand il eſtoit allegorique, comme on le voit par le Livre de l'entrée du Cardinal Infant dans la Ville d'Anvers; dans lequel les allegories ſont toutes fondées ſur l'Antiquité : car Rubens a eſté non ſeulement un ſavant Peintre, mais encore un ſavant homme dans toute ſorte de litterature.

### *La Diſpoſition.*

La Diſpoſition eſt une economie qui diſtribuë les objets de maniere qu'il en reſulte un effet avantageux.

Rien n'eſt plus neceſſaire dans la Peinture que cette partie, & c'eſt bâtir ſur le ſable que de terminer les choſes qu'on aura inventées, ſi elles ne ſont placées dans un lieu qui les faſſe paroître avec avantage, & dans lequel

elles puiſſent recevoir des lumiéres & des ombres qui donnent de la force aux objets, & qui faſſent repoſer la veuë. Une diſpoſition mal entenduë eſt un défaut, que ny le travail, ny le tems ne ſauroient réparer. Si au contraire les objets ſe trouvent bien placez, les autres choſes s'y joignent facilement, & comme d'elles-meſmes; en ſorte qu'à meſure que l'on apportera de ſoin aux objets particuliers bien diſpoſez, on embellira le Tout-enſemble.

C'eſt dans ce ſens que Menandre ſe vantoit d'avoir fait ſa Comedie quand il en avoit diſpoſé les Scenes, bien qu'il n'en eût pas commencé le premier acte.

Cette economie n'a eſté connuë qu'en partie par les Peintres meſmes les plus habiles. Elle comprend quatre choſes; les attitudes; les plis des draperies;

les groupes ; & l'effet du Tout-enſemble. Raphaël & les autres habiles Peintres ont excellemment pratiqué les deux premieres : mais ils n'ont qu'effleuré la connoiſſance des groupes & l'harmonie de tout l'Ouvrage, à la reſerve du Titien, qui d'un autre coſté n'a pas eſté toûjours heureux, ny dans les plis des draperies, ny dans les attitudes. Un groupe eſt un aſſemblage d'objets dont les parties éclairées font une maſſe de lumiere, & les parties ombrées une maſſe d'ombre ; & cela ſe fait ainſi pour repoſer la veuë d'eſpace en eſpace, & pour empeſcher qu'elle ne ſoit partagée en pluſieurs rayons par la trop grande multiplicité des figures ſeparées.

Et l'harmonie du Tout-enſemble, eſt un accord de couleurs & de lumieres ; qui doivent con-

courir à rendre le principal objet plus sensible. C'est encore une subordination des groupes particuliers, dont les plus foibles cedant au plus forts, contribuent ensemble à n'en faire qu'un : & c'est ce que Titien apelloit la grappe de raisin.

Raphaël à la verité à exellenment bien entendu l'assemblage des figures : mais il a ignoré celuy des ombres & des lumieres aussi-bien que l'effet du Tout-ensemble. Le Correge qui a eu de la delicatesse, & de la singularité dans ses compositions ; & qui a drapé d'un grand goust, n'a point eu de beau choix dans ses attitudes. Paul Veronese a tres-bien entendu l'harmonie des couleurs, mais il n'a pas connu l'artifice des groupes non plus que le Carache. Rubens seul a reduit cette economie dans sa

perfection : il a donné de la noblesse, du mouvement, & de la verité à ses attitudes ; il a drapé d'un grand goust, & a mis les plis bien à leurs places pour conserver le nud, en imitant toujours la varieté des étoffes. Pour les groupes, & l'effet du Tout-ensemble, jamais Peintre ne les a si bien entendus ; & ce qui paroist en cela n'estre fait qu'avec peine dans les Tableaux du Titien, coule de source dans ceux de Rubens : & le caractere le plus sensible qui fait reconnoître ses Ouvrages, c'est la surprise & l'effet extraordinaire qu'on y remarque.

*Le Dessein.*

L'idée ordinaire du Dessein est conceue par ces paroles. C'est une partie de la Peinture qui

donne aux corps leurs justes proportions.

Cette sorte de Dessein dépend absolument des mesures, & par consequent de la regle & du compas ; l'habitude en est toute corporelle, & doit estre, comme disoit Mikelange, dans les yeux : & quoi qu'un Peintre n'ait pas encore cette habitude tout-à-fait bien affermie, il pourra neanmoins avec de la patience reduire ses figures dans la perfection que demandent les regles ; ce qui ne se peut faire dans les autres parties de la Peinture qui sont toutes spirituelles. Ainsi ce n'est point sur cette precision de mesures seulement, que je pretends louër le Dessein que je vois dans un Tableau ; je la regarde, quand elle est toute seule, comme l'objet des jeunes étudians qui sont dans les élemens de la Peinture,

& qui doivent chercher à se faire une habitude consommée dans cette partie si nécessaire ; & il ne faut qu'un travail assidu & un esprit médiocre pour y arriver.

Il y a une autre sorte de Dessein, tout spirituel, & dont peu de Peintres ont esté capables, lequel supposant toujours la justesse des mesures, & l'habitude des yeux & de la main, a sa résidence dans l'esprit du Peintre. Il consiste à imprimer aux objets peints la verité de la Nature, & d'y rappeller les idées de ceux que nous avons souvent devant les yeux, avec choix, convenance & varieté : choix, pour ne pas prendre indifférenment tout ce qui se rencontre ; convenance, pour l'expression des sujets qui demandent des figures, tantost d'une façon & tantost d'une autre ; & variété pour le plaisir des yeux,

& pour la parfaite imitation de la nature qui ne montre jamais deux objets semblables.

Raphaël & le Carache ont pratiqué sans contredit l'une & l'autre de ces deux idées du Dessein : & si par la premiere l'on juge de Rubens sur les Ouvrages qu'il a faits à la haste, ou dans sa jeunesse, ou sur ceux qu'il a fait executer par ses Disciples, on le trouvera fort éloigné de Raphaël & du Carache: mais si l'on veut lui faire justice, & juger de son Dessein sur les Tableaux qu'il a faits, comme nous avons dit, dans son loisir & pour sa gloire, on le trouvera savant en cette partie. Et si l'on m'objecte que dans ces Tableaux-là mesme, il y a encore des fautes contre la correction des mesures, je repondrai qu'on en rencontre dans Raphaël & dans le Carache, quand on veut

regarder leurs Tableaux sans prevention, & se donner la peine de les examiner.

La seconde idée du Dessein que je viens de donner regarde tout l'Ouvrage en general, & vous trouverez que jamais Peintre ne l'a mieux entendu que Rubens dans les grands sujets qu'il a traitez.

Si l'on ne veut envisager le Dessein que dans une figure particuliere & le chercher dans sa derniere perfection, l'on ne peut nier qu'il ne soit composé de deux choses, dont l'une consiste dans la proportion des membres, & l'autre dans l'esprit du contour. La premiere fait que ce que l'on dessine est, par exemple, le corps d'un homme, mais la seconde y donne l'ame, & fait que ce corps paroît veritablement de chair, & qu'il est plein de sang & de vie.

Un Peintre qui doit estre un parfait imitateur de la nature, n'est pas moins obligé à l'un qu'à l'autre : & il est certain que Rubens a beaucoup d'avantage sur Raphaël & sur le Carache dans l'esprit du Contour. Cela se peut voir aisément en comparant les plus belles estampes de l'un & de l'autre ; le jugement de Paris, par exemple, qui est une des plus belles de Raphaël avec le saint Michel de Rubens, ou telle autre que l'on voudra, pourveu que les Graveurs en soient habiles. Si quelqu'un pouvoit là dessus le disputer à Rubens, ce seroit le Correge ; car les Contours de ses figures sont non seulement d'un bon goust, mais ils portent avec eux un caractere de chair, & d'une chair delicate : ainsi la correction du dessein, dont la plus part ne conçoivent

qu'une imparfaite idée, consiste autant dans cét esprit du Contour, que dans la justesse des mesures; puisque rien ne peut estre correct, où il y a défaut de quelque chose.

Mais si dans l'éfroyable quantité d'Ouvrages qu'a fait Rubens, l'abondance de ses pensées & la rapidité de son génie ne luy ont pas permis de réfléchir continuellement sur la régularité de son Dessein, il en avoit neanmoins assez pour satisfaire ceux qui ont le plus de connoissance de cette partie. Il possedoit parfaitement l'Anatomie qui en est le fondement, il dessinoit d'une grande maniere, d'un grand goust & d'une facilité merveilleuse des figures de toutes proportions & des animaux de toutes les especes : si son goust de dessein ne sent pas l'Antique, il a d'autres

delicateſſes qui ont leur merite. On ne peut pas à la verité s'attacher à des proportions plus belles & plus élégantes que celles des Statuës antiques ; mais il faut en ſavoir oſter la crudité & la ſechereſſe dans les parties du corps comme dans les draperies. Les anciens Sculpteurs ont eu leur raiſon pour en uſer comme ils ont fait ; ils eſtoient certains que quoi qu'ils fiſſent, ils ne pourroient jamais perſuader entierement les yeux, & faire croire que le nud de leurs Statuës ſont de veritables chairs, & leurs draperies de veritables étoffes : ils ſe ſont attachez avec plus de raiſon à fraper la veuë par la majeſté des attitudes, par la grande correction, la delicateſſe & la ſimplicité des membres, évitant toutes les minuties, qui ſans le ſecours de la couleur ne peuvent

qu'interompre la beauté des parties ; tout cela eſt tres-beau, & il eſt impoſſible de tirer du marbre aucune choſe qui puiſſe flater le gouſt davantage, ni donner plus d'admiration. Mais les Peintres qui ont de quoy imiter la nature plus parfaitement, ne doivent pas ſe borner aux Ouvrages anciens, ni les imiter en cela ; ils ne s'en doivent ſervir tout au plus que comme des moyens pour faire choix de la belle nature dont les Statuës antiques tirent toute leur beauté. Rubens a puiſé à la meſme ſource, il a cru ne pouvoir mieux chercher les beautez de la Nature que dans la Nature meſme. Il l'a choiſie autant que celle de ſon païs luy a pû permettre, en y ajoûtant ce que ſon idée lui fourniſſoit de grand & de noble ; mais toujours convenable à ſon

sujet. En effet, les Baccantes & les satires qu'il a peints, par exemple, sont d'un aussi beau choix dans leur espece, que Diane & ses Nimphes dans le Tableau du bain de cette Déesse le sont dans le leur. Il avoit étudié avec la derniére exactitude les principes du Dessein : j'ay vû les recherches profondes qu'il en avoit faites ; & ceux qui auront une veritable connoissance de cette partie, admireront plûtost son sçavoir qu'ils ne s'amuseront à critiquer les fautes qui s'y sont glissées par inadvertance.

Et certes à voir la fermeté & la résolution de ses contours, on diroit que l'habitude qu'il avoit de dessiner, luy avoit esté plûtost donnée de la Nature en pure grace, qu'il ne l'avoit receue de la regle & du compas : son esprit étoit si grand, sa main si legére,

& ſon génie ſi facile, qu'il faiſoit abſolument ce qu'il vouloit. Ainſi s'il ne s'eſt pas ſi fort arreſté au gouſt de l'Antique, ce n'eſt point par impuiſſance, c'eſt qu'il n'y trouvoit point aſſez la vérité du Naturel dont il vouloit eſtre un parfait imitateur. Il eſtoit bien perſuadé, comme il eſt vrai, que la diverſité de la Nature eſt une de ſes plus grandes beautez, & il ne trouvoit pas qu'en s'attachant aux Statuës & aux Basreliefs, il pût ſe ſatisfaire aſſez pleinement. L'eſprit de l'homme n'eſt pas infini, il a des bornes, & aprés un certain nombre de figures, ou d'airs de teſtes dont le Peintre a rempli ſon idée d'aprés l'Antique, ou autrement, il ne peut en faire davantage ſans tomber dans une repetition ennuieuſe. Rubens a évité d'autant plus cette repetition, qu'il avoit

de grands Ouvrages à faire, & qu'il sentoit que la Nature n'estoit point une carriere trop ample pour la vaste étendue de son génie; aussi n'est-il pas possible de remarquer dans quelqu'un de ses Ouvrages, de quelque suite qu'il puisse estre, je ne dirai pas deux figures semblables, mais mesme deux aspects de teste, deux mains, ni quelque autre partie que ce soit.

S'estant donc proposé la Nature comme l'objet de ses études & de ses refléxions; il a observé exactement, & avec un jugement admirable, le veritable caractére des choses, ce qui les distingue les unes des autres, & qui les fait paroître ce qu'elles sont à nos yeux : & il a pousse cette connoissance si loin, qu'avec une hardie, mais sage & sçavante exagération de ce caractére, il a

rendu la Peinture plus vivante & plus naturelle, pour ainſi dire, que la Nature meſme. C'eſt dans la veuë de cét heureux ſuccés qu'il ne s'eſt pas mis ſi fort en peine de ſe remplir l'idée des contours Antiques, dont la plus part étant imitez avec trop d'afectation, portent avec eux une idée de pierre qu'ils communiquent infailliblement aux Ouvrages de ceux qui s'y ſont trop attachez; au lieu que les contours de Rubens, comme nous avons dit, donnent au nud un véritable caractére de chair, telle qu'il l'a voulu répreſenter ſelon les âges, les ſexes & les conditions. Car on voit cette diverſité dans les ſujets qui la demandent; dans le ſaint George, par exemple, elle paroît avec un merveilleux artifice; le Saint & la Pucelle ſont d'une proportion

digne de leur qualité, & conforme aux personnes Royalles, sous la figure desquelles elles sont répresentées. Ces deux figures sont à la vérité d'une attitude majestueuse, d'une grace & d'une noblesse à inspirer du respect: mais toutes ces circonstances paroissent d'autant plus, que Rubens ayant dessiné la fille d'une proportion tout-à-fait delicate, a fait les trois femmes qui sont au prés, d'une taille moins avantageuse. Toutes les autres figures du Tableau sont dessinées d'une proportion differente, selon la diversité de leur condition & de leur âge, qu'elles font encore mieux paroître par leur opposition: Et les païsans qui sont sur l'antre du dragon, ne sont pas moins beaux dans leurs mesures que les Soldats, les jeunes femmes, les vieilles & les enfans

le ſont dans les leurs ; tout y eſt d'un grand faire & d'un Deſſein correct & reſolu. Dans le païſage de la veuë de Cadis, dont la forme lui a inſpiré d'en faire un ſujet heroïque, & d'y repreſenter l'arrivée d'Uliſſe en l'Iſle de Corcire, les figures y ſont nobles ; & dans les veuës de Flandre, où il a traitté des ſujets champeſtres, il y a mis des figures qui dans leur proportion & leur état de païſans ſont admirables.

Tout cela vous doit faire voir, que Rubens étoit un grand Deſſinateur ; & ſi vous n'en eſtes pas convaincu par tout ce que je viens de vous dire, ſoyez-le par la veuë de ſon Tableau de la chute des Réprouvez, dans lequel vous verrez plus 200. figures nuës, en des attitudes differentes, extraordinaires, deſſinées d'un grand gouſt, & d'un grand

Art, & qui ne pouvant estre copiées d'aprés la Nature, parce qu'elles sont toutes en l'air, ne peuvent partir que d'une main savante, & d'un génie consommé dans l'habitude du Dessein.

## *Le Coloris.*

Le Dessein dont nous venons de parler est la place & la circonscription des figures, le Coloris en est l'effet, & cette derniere partie qui donne le caractére au Peintre, qui le distingue d'avec le Sculpteur, & qui met la derniére perfection à ses Ouvrages, n'est autre chose que l'intelligence des couleurs, des lumiéres & des ombres.

Dieu en créant les corps a fourni une ample matiére aux créatures de le louër & de le reconnoître pour leur Auteur;

mais en les rendant colorez & visibles, il a donné lieu aux Peintres de l'imiter dans sa toute-puissance, & de tirer comme du néant une seconde nature, qui n'avoit l'estre que dans leur idée. En effet, tout seroit confondu sur la terre, & les corps ne seroient plus sensibles que par le toucher, si la diversité des couleurs ne les avoit distinguez les uns des autres. Le Peintre qui est un parfait imitateur de la Nature doit donc considerer la couleur comme son objet principal; puisqu'il ne regarde cette mesme Nature que comme imitable, qu'elle ne luy est imitable qu'à cause qu'elle est visible, & qu'elle n'est visible que parce qu'elle est colorée.

La veritable science du Coloris ne consiste pas à donner aux objets peints la veritable couleur du

naturel, mais à faire en sorte qu'ils paroissent l'avoir : parceque les couleurs artificielles ne pouvant atteindre à l'éclat de celles qui sont en la Nature, le Peintre ne peut les faire valoir que par comparaison, soit en diminuant les unes, ou en exagérant les autres. Un Peintre qui imite simplement les couleurs du Naturel, telles qu'il les voit, & qu'elles paroissent, est l'esclave de la Nature, & non pas son imitateur. Il doit savoir que ses couleurs diminuent quelques-tems aprés qu'elles ont esté employées, que la distance en ternit l'éclat, que sa toile est une superficie plate, & qu'enfin il ne peut surmonter ces trois obstacles sans une parfaite connoissance de la valeur des couleurs, & sans une savante exagération qui donnant plus de relief aux objets, & rendant leurs

caractéres plus ſenſibles renferme le plus grand ſecret du Coloris.

Tout le monde ſçait que l'Ecole Romaine n'a eu que tres-peu de connoiſſance en cette partie, & que les Caraches & le Correge meſme en laiſſent tout l'avantage à celle de Veniſe : il nous y faut donc reſtraindre.

Paul Veronéſe a tres-bien entendu l'harmonie des couleurs, mais il n'a point connu toute leur force, ni tout l'artifice du clairobſcur qui en eſt le fondement. Titien a ſceu parfaitement l'accord & la force des couleurs, principalement dans les figures particulieres qu'il a travaillées avec un ſoin qui les rend égales à la Nature ; Rubens a poſſedé toutes ces choſes, & ſi l'on trouve qu'il ait eſté ſurpaſſé par l'éxactitude du Titien en voyant leurs Ouvrages de prés, il s'eſt mis

mis au dessus de luy quand ces mesmes Ouvrages sont regardez dans leur distance, parce qu'il a connu plus parfaitement encore la force de ses couleurs, il les a montées plus haut, & a poussé plus loin l'intelligence des groupes, & l'économie du Tout-ensemble. La Peinture n'est point faite pour estre veuë de prés, non plus que la Poësie :

*Vt Pictura Poësis erit ; quæ, si propius stes,*
*Te capiet magis ; & quædam, si longius abstes.* dit Hor.

& il suffit que les Tableaux fassent leur effet du lieu d'où on les regarde, si ce n'est que les Connoisseurs, aprés les avoir veus d'une distance raisonnable, veuillent s'en approcher en suite pour en voir l'artifice : car il n'y a point de Tableau qui ne doive avoir son point de distance, d'où

il doit estre regardé : & il est certain qu'il perdra d'autant plus de sa beauté, que celui qui le voit sortira de ce point pour s'en approcher, ou pour s'en éloigner. Cela estant, je trouve que c'est une perte de tems, pour ne pas dire, un manque d'intelligence que de faire un travail inutile, & qui se perd quand on regarde le Tableau dans cette distance, convenable. Et au contraire, il y a beaucoup d'Art & de science, en faisant tout ce qui est nécessaire, de ne faire que ce qui est necessaire.

Si nous examinons les autres qualitez qui relevent l'essence de la Peinture ; comme la fécondité du genie pour les grands sujets ; la variété ; la noblesse ; la grace ; la facilité ; la prudence, & l'érudition, afin de n'y faire entrer que ce qui est convenable

pour instruire & pour divertir; nous trouverons que non seulement il n'a esté surpassé, ni de Raphaël, ni du Carache, ni d'aucun autre; mais qu'en cela il a des avantages sur eux qui luy sont particuliers; & je n'en puis donner de meilleures preuves que la veuë de ses beaux Ouvrages, & la lecture de sa vie: Car c'est dans le caractére des objets que le Peintre fait voir celuy de son génie; & ce n'est pas sans raison que l'on dit ordinairement qu'on fait son portrait dans son Ouvrage, c'est-à-dire, le portrait de son esprit. Raphaël qui estoit naturellement doux, n'a pû cacher son temperament dans les sujets de combats & de carnage; Mikélange qui étoit sevére & mélancolique, a répandu son humeur dans tout ce qu'il a fait de Peinture & de

Sculpture ; le Carache qui étoit fier & ſauvage n'a donné aux femmes que tres-rarement cét air doux & gracieux que demande leur ſexe, & ainſi des autres, leſquels ont eſté tous retenus, ou par le poids de leur temperament, ou par les bornes de leur eſprit.

Celui de Rubens eſtoit univerſel, & l'étenduë de ſon génie le faiſoit entrer tout entier dans les actions qu'il avoit à traiter ; il ſe transformoit en autant de caractéres, & ſe faiſoit à nouveau ſujet un nouvel homme.

Joignez à cela qu'il avoit cultivé cét eſprit dans les affaires & dans les negotiations les plus importantes de l'Europe, & ne vous eſtonnez pas qu'un tel homme aprés avoir paſſé la moitié de ſa vie dans un commerce avec les Rois & les Princes Sou-

verains dont il a manié les interêts, & dont il a eu l'eſtime & l'amitié, ait répandu tant de nobleſſe, tant de grandeur, tant de force, & tant de delicateſſe dans ſes Ouvrages.

La variété qui eſt une des plus grandes beautez de la Nature, *Per tanto variar Natura è bella.* & qui par conſequent eſt ſi neceſſaire dans les Tableaux, ſe voit obſervée dans ceux de Rubens plus que dans les autres: car ſon génie étoit ſi fertile, qu'il ne s'eſt pas contenté de faire voir dans un Tableau ſeul la meſme diverſité que dans la Nature, il a encore traité les meſmes ſujets qu'il a peints ſept ou huit fois d'une façon ſi differente que l'on ne ſauroit y remarquer aucune choſe dans l'un de ces Tableaux qui ſoit repeté dans l'autre, tant pour les penſées,

pour les figures, que pour les aſpects de teſtes.

Pour la facilité, jamais Peintre n'en a tant eu. Je n'entens pas ſeulement cette facilité qui n'eſt que dans le maniement du Pinceau; mais celle qui eſt dans l'habitude des principes que Rubens poſſedoit ſi parfaitement, que ſa main pour obeïr promptement à ſa volonté, employoit la couleur tantoſt d'une façon, & tantoſt d'une autre, toujours au gré des regles, & pour ſatisfaire ſon imagination pleine de feu & de diſcernement. C'eſt l'eſprit tout ſeul qui a travaillé à ſes Tableaux, & l'on peut dire qu'à l'imitation de Dieu, il a ſoufflé ce meſme eſprit dans ſes Ouvrages plûtoſt qu'il ne les a peints.

Aprés l'idée que je viens de

vous donner de la Peinture, & la comparaiſon que nous avons faite avec elle des Ouvrages en général des plus habiles Peintres. Il eſt aiſé de voir que l'Italie ne nous a point encore donné perſonne qui en ait eu toutes les parties, & que Rubens les a poſſedées toutes à la fois, non ſeulement avec certitude, & par les regles; mais éminenment par la ſuperiorité & par l'univerſalité de ſon génie. Car il ne ſuffit pas d'avoir la connoiſſance des preceptes pour la perfection de cét Art, il faut une ame qui ait les mouvemens prompts & faciles, qui ait du feu pour inventer, & de la fermeté dans l'éxécution. Le genie de Rubens étoit capable de produire lui ſeul, & ſans l'aide d'aucuns preceptes des choſes extraordinaires; mais comme

il étoit naturellement éclairé, & de plus Philoſophe, il a bien crû que la Peinture étant un Art, & non pas un pur effet du caprice, elle avoit des principes infaillibles, dont il a tiré la quinteſſence par l'ordre qu'il ſavoit donner à ſes études. Ainſi, la ſolidité de ſes principes, & l'élévation de ſon génie, luy ont donné un empire abſolu ſur ſon Art, & luy ont fait faire des choſes parfaites & extraordinaires tout enſemble.

Or il y a des choſes parfaites dans un genre mediocre, & d'autres parfaites dans un genre élevé & extraordinaire. Pluſieurs Peintres ont eſté capables de cette premiére ſorte de perfection, parce qu'ils ont eu certains talens proportionnez à leurs entrepriſes, & de la pénétration juſqu'au degré que demandoit

mandoit leur Ouvrage. Et cela ſe voit, par exemple, dans les Portraits du Titien, entr'autres dans celuy du Marquis del Waſte, qui eſt un ched'euvre précieux & digne certes de la majeſté du Maiſtre qui le poſſéde.

Mais la perfection dans le genre ſublime & dans les ſujets extraordinaires ne ſe trouve que dans les Tableaux de Rubens: & luy ſeul a eſté capable de concevoir toutes les circonſtances qui peuvent ſoûtenir l'idée des grandes ordonnances, & la dignité des ſujets heroïques, & d'y faire entrer toute la nobleſſe, & toute la grace qu'ils demandent; d'y donner cette vérité, ce feu & ce mouvement qui les rend ſemblables à la Nature: enfin de traiter les ſujets grands d'une maniére grande dans tou-

tes les parties de la Peinture.

Si quelqu'un n'eſtoit pas aſſez pleinement convaincu, ou ſi quelque reſte de prévention l'empeſchoit de donner à mes raiſons toute l'attention néceſſaire, je luy demande en grace de ne rien déterminer ſur la matiére dont il s'agit, qu'il n'ait conſulté les Juges qui luy ſont les moins ſuſpects, je veux dire ſes yeux, & qu'il n'ait veu l'un auprés de l'autre des Tableaux de Rubens, & de ceux des meilleurs Peintres d'Italie. Cette comparaiſon actuelle eſt ſi avantageuſe à Rubens, qu'elle efface non ſeulement les Ouvrages des autres Peintres, mais encore tout ce que je viens de dire en ſa faveur. C'eſt une preuve contre laquelle on ne peut tenir, & qui fait revenir tous les jours les perſonnes qui avoient pour luy le plus d'aver-

sion, soit qu'ils se fussent laissé persuader par des gens prévenus, ou qui avoient interest à le detruire, soit que l'éducation eut fait en eux une habitude contraire, soit enfin qu'ils n'eussent point veu par eux-mesmes les belles choses de Rubens, dont les plus exquises, sans contredit, en toute sorte de genre, se voyent dans le Cabinet de M. le Duc de Richelieu; je vous en fais icy une foible description, qui n'est pas tant pour vous donner le plaisir des beautez que l'on découvre dans les Originaux, que pour vous en conserver l'idée aprés les avoir veuës.

# LE CABINET
## DE
## MONSEIGNEUR
# LE DUC
# DE RICHELIEU.

*QVoyqu'il y ait dans ce Cabinet des Tableaux de quelques-uns des grands Maiſtres que j'ay nommez, on a ſeulemeut fait la deſcription de ceux de Rubens qui en font la plus grande partie, & l'on remet à faire celle des autres, que quelques Tableaux rares que l'on attend, ſoient arrivez.*

# LA CHUTE DES REPROUVEZ,

## *TABLEAV DE RVBENS, par M. L. D. D. R.*

QUEL épouvantable fracas ! Quel desordre afreux ! Que de prodiges ! Que de merveilles ! Que d'horreurs & de miseres tout à la fois dans ce Tableau ! Il me semble que je sens crouler les fondemens du monde, & que j'entens retentir dans l'air des cris, & des gemissemens. Quelle vive peinture de ce jour fatal & malheureux, qui doit reveler, confon-

dre, & punir tous les crimes de l'Univers ! Suivons, s'il se peut, l'esprit d'un si grand Maistre en son Art, qui fait comprendre, d'une seule veuë, les effets de la vengeance divine, & qui sait imprimer avec tant de force dans les cœurs, la terreur des jugemens du Dieu vivant.

Les Anges paroissent tous couverts & tous brillans de feux. Ces esprits brûlans d'amour, qui pour exécuter les ordres d'un Dieu, juste vengeur, par les rayons de leur vive lumiére, comme par autant d'éclairs, foudroient les pechez, & les pecheurs d'une maniére la plus fiére qui se puisse imaginer. Je voy ce dragon à sept testes, & ces animaux, images horribles des sept crimes capitaux, separez par masses, & confondus avec un Art merveilleux,

les uns dans les autres.

Je voy le pere & l'auteur de tous, l'Orgueil, le seul qui tombant foudroyé ne peut s'humilier, se releve encore par une audace digne du chatimant qu'il vient de recevoir.

J'aperçoy la noire Envie reculée en un coin obscur par l'adresse du Peintre, comme s'il vouloit mettre à couvert de son venin cét Ouvrage, & tous ceux qui sont dignes de l'immortalité. On ne laisse pas d'entrevoir dans sa chûte ses regards de travers, qui peuvent à peine soûtenir un moment cette lumiére celeste, qui fera le bonheur d'autruy, & qui fait son tourment & sa rage.

Icy paroît l'Avarice avide, toujours pauvre, & jamais contente, outrée de douleur, sachant qu'il faut renoncer au plus grand des tresors.

Plus haut se void la dangereuse Luxure, punie de ses plaisirs passez par la source mesme de ses plaisirs, que le Peintre ingénieux a dérobée par pudeur à la veuë. Ah ! qu'elle paroît confuse & desesperée de les voir changez en des supplices, qui n'auront jamais de fin.

C'est icy plus bas l'ardente Colere, qui par ses yeux étincellans, & par la maniére dont elle déchire avec ses dents tout ce qui luy resiste, fait éclatter sa fureur & son desespoir.

Dans le milieu du Tableau, paroissent la pesante & lâche Paresse, & l'insatiable Gourmandise, dont les caractéres sont marquez par des corps gros & pesans ; qui soufrent les cuisantes morsures, & les piqûres cruelles des bestes infernales, sans se pouvoir remüer ( quoyque pene-

trées de douleurs ) tant elles ſont enſevelies dans leur profonde létargie.

Je voy tous les demons déchaînez, & par tout répandus & animez de rage ; qui pour obeïr à leur Créateur, & pour ſe venger de leurs horribles peines, font ſouffrir tout ce qu'ils endurent à ces miſerables, dont ils deviennent en un inſtant, les bourreaux & les maiſtres.

Quelles flâmes de couleur mêlée de ſoûfre, de poix, & de bitume, dont la ſombre & triſte lueur n'éclaire que pour ouvrir l'abyme de la mort éternelle, où le courroux celeſte fait tomber en pluye de feu tous vivans & tous morts, ces malheureux criminels, accablez de repentirs inutiles ?

Quel eſprit pouvoit concevoir, & exprimer tant de mouvemens

violens, tant de sentimens divers; tant de passions contraires, tant de sorte de tourmens ?

Quelle main pouvoit tracer tant de choses terribles, si animées & si spirituelles ?

Qui pouvoit mettre de l'ordre dans un si furieux desordre ?

Qui pouvoit dessiner sans modéle tant d'attitudes si difficiles, d'une maniére si grande & si naturelle ?

Qui pouvoit, par un mélange exquis de couleurs, mettre de la difference en meſme-tems, & de l'union, dans tous ces corps dénuez de vestemens ?

Qui pouvoit enfin tromper les yeux, surprendre l'imagination, & persuader que le dernier jour, si incertain pour le tems, pour l'heure, pour le moment estoit arrivé ; & que c'estoit, non l'ima-

ge, mais la verité du plus funeſte de tous les ſpectacles. Rubens ſeul qui par un heureux génie, par la force de ſon imagination, par la grandeur de ſon eſprit, par la ſolidité de ſon jugement, & par une experience conſommée, avoit réuni en luy toutes les qualitez des plus habiles Peintres des ſiécles paſſez, a pû faire ce chéd'euvre de l'Art.

## LA CHUTE DES REPROUVEZ,

*meſme Tableau que le precedent.*

LA chute des damnez eſt le plus difficile ſujet qu'un Peintre puiſſe traitter, & dans lequel il y ait plus d'occaſions de faire paroiſtre ſa capacité, ou ſon ignorance : & les raiſons entr'autres que l'on en peut donner, ſont ; Qu'y ayant une tres-grande quantité de figures, il faut beaucoup de génie & de fertilité de la part du Peintre, & beaucoup de variété de la part de l'Ouvrage ; Que la Nature, qui eſt l'objet du Peintre, & dont il tire ſes meilleurs conſeils & ſes plus puiſſans ſecours, de-

vient icy presque inutile ; & l'extréme difficulté de faire tenir un modele dans les attitudes qui sont convenables au sujet, demande une imagination vive & nette, un esprit droit, juste, & bien rempli des regles de l'Art, & de la connoissance des effets de la Nature ; Qu'y ayant des damnez de tous sexes & de toutes conditions, il faut que le Peintre évite la répétition, & dessine, comme on dit, sans maniére ; Que le sujet ne s'estant jamais veu, l'imagination qui y supplée, doit estre non seulement vive ; mais belle & bien reglée, pour produire quelque chose d'extraordinaire & de vraisemblable tout ensemble ; Que les expressions y doivent estre extrémement animées, & que tout y doit paroître dans un mouvement tumultueux, & dans un

desordre, qui donne de l'effroy, & qui n'ait rien d'extravagant. Enfin, ce sujet est la coupelle, & la pierre de touche du Peintre; & tous ceux qui l'ont traité avant Rubens, n'en ont assurément point donné l'idée qu'on en doit concevoir. On verra que Rubens s'est tiré de ce pas glissant avec avantage, si l'on veut se donner la peine de luy faire de bonne foy, en examinant cét Ouvrage, l'application des choses que je viens de dire.

On voit par experience, que ce Tableau produit tout l'effet qu'on en peut attendre: car personne ne le regarde attentivement qu'il ne soit frapé d'horreur, & qu'il ne descende, pour ainsi dire, tout vivant dans les enfers. Les ignorans, sans y penser, en font l'éloge aussi-bien que les plus savans Connoisseurs;

les

les premiers en detournant leurs yeux, aprés l'avoir regardé quelque tems, parce qu'ils n'en peuvent souffrir l'effet terrible, & qu'il leur semble effectivement voir de veritables damnez; & les savans, en changeant aussi-tost cette terreur en admiration, & en s'extasiant, pour ainsi parler, à la veuë de cét Ouvrage incomparable, aprés en avoir examiné chaque partie, & l'effet du Tout-ensemble.

Le Caractére de ce Tableau est proprement le désordre & le desespoir, dont Rubens n'a point eu d'autre modéle, que l'idée qu'il s'est faite de ces paroles de l'Evangile : *Allez maudits aux flammes eternelles, le sejour du desordre & de l'horreur.* Cét horreur & ce desordre paroissent dans tout l'Ouvrage. C'est un grand nombre de malheureux, aban-

donnez à la rage & au deſeſpoir, qui par la peſanteur naturelle de leurs corps, & par la maniére dont ils ſont diſpoſez, ſemblent eſtre dans le moment d'une chute actuelle & précipitée, pendant qu'une infinité d'autres ſont brûlez dans les flammes, ou plongez, ſelon les termes de l'Ecriture, dans un eſtang de ſouffre. Et pour trouver de la diverſité dans ſes figures, il a repreſenté ces damnez ſous la laideur des ſept pechez mortels, qu'il a marquez particuliérement par le dragon à ſept teſtes de l'Apocalypſe, & chacun y eſt diverſement tourmenté, ſelon la diverſité de ſon crime, & toujours par où il a offenſé; mais cela avec une variété ſi ingénieuſe, qu'il ne ſe peut rien davantage: & la ſeule choſe en quoy toutes ces figures ſe reſ-

ſemblent, c'eſt qu'elles portent avec elles un caractére de malédiction.

L'on voit dans l'Apocalypſe que ſous le nom de beſte il faut entendre, tantoſt le demon, & tantoſt le peché ; & de là, le Peintre a pris occaſion pour augmenter ce caractére d'horreur, de donner aux demons celuy de quelque animal, & de leur oſter par ce moyen toute apparence de pitié. C'eſt encore ſous la figure des beſtes, qu'il a exprimé plus préciſément dans le bas du Tableau les ſept pechez capitaux, par les animaux qui en ſont les ſymboles ; l'Orgueil, par le ſerpent, qui perſuada à nos premiers parens de ſe faire comme des Dieux ; l'Envie, par le chien, le plus jaloux & le plus envieux de tous les animaux ; la Colere, par le lion, qui n'en ſort, dit-on,

jamais ; la Pareſſe, par l'aſne ; la Gourmandiſe, par le ſinge, que les Naturaliſtes diſent avoir le gouſt le plus fin ; la Luxure, par la truye, à cauſe de la ſaleté de ſes plaiſirs, & de la fécondité de ſon eſpéce ; & l'Avarice, par le dragon, qui dans le jardin des Eſperides, ſans faire aucun uſage de l'or, ne vouloit pas que perſonne en aprochaſt. Tous ces animaux ſont expoſez à nos yeux dans le plus grand excés de leur rage, pour tourmenter les reprouvez.

Les attitudes y ſont toutes extraordinaires, toutes diverſes ; mais toutes belles & ſavantes ; & les contorſions bizares qui s'y rencontrent, ne ſont que pour exprimer plus naturellement la violence de leurs tortures. Ces attitudes ſuppléent aux expreſſions des teſtes, quand les viſa-

ges en sont cachez ; mais elles leur prestent un mutuel secours, quand ils ne le sont pas.

Le Dessin en est savant, & d'un grand goust ; & l'extréme difficulté pour ne pas dire l'impossibilité de se servir du Naturel, pour peindre, ou dessiner ces sortes d'actions qui sont en l'air, doit nous convaincre plénement que Rubens estoit tres-savant dans la partie du Dessin, & que son génie, joint à une experience consommée, le rendoit maitre absolu de son Art & de ses regles.

Les expressions des testes sont vives & pénétrantes ; & on y voit la nature de leur crime & l'excés de leur tourment.

Les liaisons d'objets, si nécessaires en Peinture, ou pour parler, comme les Peintres, les groupes qui se rencontrent en ce Tableau sont inventez avec tant

d'imagination, tant d'esprit, & tant d'Art, qu'ils surpassent de beaucoup tout ce qui s'est fait jusqu'icy dans ce genre, & quelque debroüillez que soient ces groupes & separez les uns des autres, ils concourent neanmoins tous à l'assemblage des lumiéres & des ombres, & à l'effet du Tout-ensemble : en sorte que ce grand fracas de figures se laisse voir avec autant de facilité & de repos, que s'il n'y en avoit qu'une seule. Et ce qui est de remarquable entr'autres choses dans ce grand Ouvrage, c'est qu'il n'y a rien d'inutile, & que les moindres choses considérées toutes en particulier, paroissent un effort de l'imagination du Peintre. Enfin, tout contribuë à l'unité d'objet, par une admirable intelligence de lumiére & & d'ombre, comme tout contri-

buë à l'unité d'action, par une expreſſion générale & particuliére de tout ce que l'on peut imaginer de plus terrible.

L'artifice du Coloris y eſt merveilleux dans ſon accord, dans ſon oppoſition, & dans ſa variété, & cette variété de carnation parmi un ſi grand nombre de figures nuës, n'eſt pas une des moindres perfections du Tableau.

Il y a tant de beautez dans le général & dans le particulier de cét Ouvrage, qu'il faudroit un long diſcours, pour en faire une deſcription bien exacte : Et aprés tout, j'avouë que celuy que je m'éforcerois de faire ſeroit fort au deſſous de l'idée que j'en conçois. J'adjouteray ſeulement que cét Ouvrage, qui eſt le deſeſpoir des damnez, eſt auſſi celuy des Peintres : car la veuë des autres Ouvrages de Rubens leur

échauffe bien l'imagination, & leur laisse croire, qu'en s'efforçant de les imiter ils pourroient avec le tems parvenir à quelque chose de semblable : mais en voyant celuy-cy, ils confessent tous qu'il est inimitable, & que si Rubens par ses autres productions, a ou égalé, ou passé tous les Peintres, il s'est mis par celle-cy au dessus de luy-mesme, & ne permet pas d'esperer qu'à l'avenir nous puissions rien voir qui en approche.

*Ce Tableau a* 11. *pieds de haut sur* 6. *pieds de large : & les figures ont un peu plus d'un pied.*

## *LA CHASSE AVX LIONS.*

QUatre Chasseurs à cheval & trois à pied, qui sont aux prises avec un lion & une lionne, font la composition de ce Tableau.

bleau. La disposition n'en est que d'un seul groupe en cette manière : Un cheval blanc qui se cabre, & le lion qui est sauté sur sa croupe pour devorer le chasseur qu'il mord au ventre dans le moment que ce Cavalier se jette à la renverse, sont les objets les plus avancez. Le cheval chargé de l'homme & du lion du costé droit, est contraint en se cabrant de se laisser aller du costé gauche, & fait voir par son action violente qu'il souffre, & du poids qu'il porte, & des ongles du lion qui luy entrent dans la chair. Les trois autres Cavaliers qui sont sur le derriere & dans le tournant du groupe estans venus au secours, tâchent avec leurs armes de tuër cette beste, l'un en luy portant un coup de sabre, l'autre en luy perçant le cou d'une pique, & le troisiesme en luy enfonçant son

javelot dans les coſtes. De ces quatre chevaux il y en a deux qui ſe cabrent, & deux qui ruënt, & tous quatre de differens aſpects. Au bas de ce meſme groupe eſt la lionne, qui la gueule ouverte & le nez froncé, va dévorer un homme qu'elle vient de terraſſer, ſi ce malheureux chaſſeur & celuy qui tâche de le ſecourir ne l'en empeſchent par les coups d'épée dont ils ſont preſts de la percer.

De l'autre coſté le troiſieſme chaſſeur à pied, expire des bleſſures que ces animaux luy ont faites, il eſt ſous les pieds des chevaux, l'épée encore à la main, les bras étendus ſur la terre, & la teſte tournée ſur le devant du Tableau. L'expreſſion de cét homme mourant, & la peur que les deux chaſſeurs qui ſont attaquez font paroiſtre par les traits & par la couleur de leurs viſages.

ſont d'une beauté extraordinaire ; cét Ouvrage eſt en toutes ſes parties des plus parfaits qui ſe puiſſe voir ; le Coloris en eſt des plus forts, & il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui blâment tant le Deſſein dans Rubens, & qui prétendent bien ſçavoir cette partie, euſſent dans leurs contours la meſme correction, la même reſolution, & le meſme caractére de vérité.

*Ce Tableau a 12. pieds de large & 7. pieds de haut : les figures en ſont grandes comme Nature.*

## *SVSANNE AVEC LES DEVX VIEILLARDS.*

SUſanne qui eſt la figure principale de ce Tableau, eſt aſſiſe auprés d'une fontaine. Elle croiſe les bras fortement ſur ſon ſein, elle plie le corps en devant,

& tourne la teſte du coſté des vieillards qui la ſurprennent : & qui ſont neanmoins ſeparez d'elle par un baluſtre. Noſtre Peintre qui cherche toûjours à plaire aux yeux par la diverſité, en fait paroiſtre avec beaucoup d'eſprit dans ces vieillards ; car il y en a un, dont la paſſion eſt ſecondée de la force du corps, & l'autre paroiſt ne l'avoir plus que dans l'eſprit. Le premier qui eſt plein de vigueur, & dont le viſage eſt enflammé & ſatyrique, paſſe par deſſus le baluſtre ſans delibérer, & ſuit l'ardeur de ſon tempérament. L'autre eſt un homme paſle & caſſé de vieilleſſe, & qui appuyé ſur une branche d'arbre, regarde avec avidité l'objet de ſa convoitiſe, laquelle il ne peut plus ſatisfaire. Il y a une admirable union dans ce Tableau, & le corps de la

Susanne est d'une exacte recherche de couleur, & d'une grande intelligence de lumiére.

*Ce Tableau a 2. pieds & demi de haut, & 3. pieds & demi de large : les figures sont demie Nature.*

## *LE SILENE.*

CETTE baccanale est l'expression de l'estat deplorable où sont réduis la plus part de ceux qui font un mauvais usage du vin. C'est une yvresse melancolique, répréſentée sous la figure grasse & pesante de Silène, que les fumées du vin ont entiérement abruti. Son corps & sa teste panchée, ses yeux entr'ouverts qui ne regardent rien ; le pied qu'il traîne, son insensibilité au mal qu'on luy fait, sont les caractéres d'une brutalité achevée. Douze figures qui le suivent

ſont toutes occupées à ſe mocquer de luy. Il eſt au milieu du Tableau ſous la principale lumiére, & entouré d'ombres de part & d'autre, ce qui fait d'autant plus paroiſtre cette figure, qu'elle eſt peinte & coloriée d'une force & d'un artifice ſans pareil. Le Peintre pour faire réüſſir ſon Tableau dans cette intention a placé d'un coſté un More qui pince le Siléne à la feſſe, dont la couleur jointe aux autres corps ombrez qui luy ſont voiſins, releve celle du vieillard qui eſt fort éclairé. Ces grandes ombres ſervent encore à faire paroiſtre la fraiſcheur admirable de cinq ou ſix belles teſtes d'hommes & de femmes qui s'avancent pour voir l'eſtat ridicule où eſt cét yvrogne. Et de l'autre coſté il a veſtu de noir une vieille Baccante qui taſche inutilement

de l'exciter en luy parlant de boire, & luy montrant un pot de vin. Auprés de cette femme eſt un tigre qui ſe jette ſur des raiſins que tient un vieux Satire; & de l'autre coſté ſont des chévres de la ſuite de Siléne avec un enfant d'une fraiſcheur admirable qui regarde l'yvrogne en levant la teſte d'une maniére libertine & convenable au ſujet. Sur le devant du Tableau eſt une Satireſſe qui s'endort & ſe laiſſe aller la teſte contre terre d'une façon particuliere aux gens que les vapeurs du vin ont aſſoupis. Ses deux petits Satireaux qu'elle tenoit attachez à ſes mamelles n'ont pas quitté priſe pour s'eſtre trouvez à terre : car ils tettent tous deux d'un grand appetit. La carnation de cette Satireſſe & celle de ſes enfans paroiſſent ſi véritables, qu'on s'imagine

facilement que si l'on y portoit la main on sentiroit la chaleur du sang: ce n'est point un teint clair, car le sujet ne le comporte pas: mais il est d'une fraischeur surprenante. Je suis persuadé que dans cét Ouvrage Rubens a voulu porter la Peinture au plus haut degré qu'elle puisse monter: tout y est plein de vie, d'un dessein correct, d'une suavité & d'une force tout ensemble extraordinaire.

*Ce Tableau a 6. pieds de tout sens. & les figures en sont grandes comme Nature.*

## *LA VEVE DE CADIS.*

CE païsage fait voir pour objet principal une grande montagne ornée à mi-coste d'une maison de plaisance avec ses jardins, & dont le sommet va se

rendre à l'un des coins du Tableau, & se confondre avec quelques restes de nuages. Dans ce mesme endroit il y a une source d'eau qui tombe en cascade, pendant qu'un ruisseau va chercher l'autre costé du Tableau, suit le panchant de la montagne, & se perd dans la mer qui commence à paroistre depuis ce costé jusqu'à l'horison qu'elle borne. Derriere la montagne & dans le demi-loin paroist une bonne partie de la ville de Cadis qui avance dans la mer.

Le Peintre ayant trouvé cette veuë bizarre & extraordinaire, il l'a creuë propre à recevoir un sujet heroïque. Il a fait servir ce lieu charmant de promenade à la Princesse Nausicaa, il fait voir cette jeune fille dans le moment qu'Ulisse se présente à elle tout nud aprés son naufrage. Voicy à

peu-prés ce qu'en dit Homere.

## *Reception d'Uliſſe en l'Iſle de Corcire.*

ULISSE s'eſtant dégagé des charmes de la Nymphe Calipſo, quitta l'Iſle d'Ogige pour aller dans la terre des Pheaciens en l'Iſle de Corcire: & ayant eſté en mer l'eſpace de dix-huit jours, il y éprouva une continuelle perſécution de la part de Neptune, qui par une cruelle tempeſte le jetta dans la mer. Uliſſe eſtant remonté ſur ſon vaiſſeau, le vit quelque temps aprés s'ouvrir & ſe ſeparer en deux, & s'eſtant mis ſur l'une des parties pour ménager du moins le loiſir de ſe deshabiller, il ſe jetta à la nâge & ſe ſauva par

le moyen d'un bandeau myſterieux que luy donna la Nymphe Leucotoë, & dont il ſe fit une ceinture. Il fut deux jours & deux nuits à nâger, & eſtant enfin arrivé à bord, il ſe reſolut aprés pluſieurs penſées de ſuivre celle d'entrer dans un bois, où il joignit les branches de deux Oliviers qui eſtoient auprés l'un de l'autre pour ſe faire comme un lit : il s'y accommoda avec des feüilles à la faveur deſquelles il s'endormit.

C'eſtoit en ce meſme lieu que la Princeſſe Nauſicaa eſtoit allée dans le chariot de ſon pére attelé de deux mulets, & ſuivie de ſes femmes, pour choiſir un bel endroit du fleuve où elle pût faire laver les veſtemens qu'elle deſtinoit pour ſon mariage ; cecy paroiſtra ſans doute extraordinaire, & peu conforme à la magnificen-

ce de nos dames, mais ce ſont les propres termes d'Homere. Ses habits eſtant lávez, ſes filles les étendirent au ſoleil ſur le rivage, & aprés avoir diſné ſur l'herbe, elles ſe mirent toutes à joüer au balon. Le bruit qu'elles firent éveilla Uliſſe, qui aprés avoir douté quelque tems s'il devoit paroiſtre ou non parmi des gens qu'il ne connoiſſoit pas, il ſe leva; & s'eſtant apperceu que c'eſtoit des filles, il rompit une branche épaiſſe pour couvrir ſa nudité: il s'avance, ſe préſente en cét eſtat, & s'écrie de loin à la Princeſſe (car elle eſtoit la ſeule que la crainte n'avoit point éloignée,) qu'elle eût pitié de l'état où elle le voyoit réduit, & qu'elle luy envoyaſt quelque manteau pour aller à la ville de Skérie, ne pouvant pas y entrer nud comme il eſtoit. Nauſicaa ayant reconnu

par ces discours, qu'il n'estoit pas un homme d'une naissance mediocre ; & ayant conceu beaucoup d'estime de son mérite, elle luy promit sa protection, des habits, & de le conduire dans la ville où son pére regnoit: Elle appella ses femmes, & leur commanda d'éxécuter ses ordres là-dessus. Ces filles estant revenuës de leur frayeur, donnérent des habits & à manger à Ulisse, qui suivit avec elles le chariot de la Princesse jusqu'à la foreſt consacrée à Pallas, où il estoit convenu avec la Princesse de demeurer quelque temps pour oster toute sorte de soupçon.

Minerve qui avoit un soin tout particulier des interests d'Ulisse, prit celuy d'obtenir de Jupiter un broüillard épais, afin que dans le chemin qu'il avoit à faire depuis la foreſt jusqu'au Palais d'Alci-

nous ; il ne fût point apperceu des Pheaciens. Ce Roy le receut tres-bien, & entendit aprés le souper la rélation qu'Ulisse fit de toutes ses avantures.

*Ce Tableau a 4. pieds de haut & 6. pieds de large : les figures n'ont que 8. poulces de haut.*

## *LE SAINT GEORGE.*

RUBENS voulant donner des marques de sa reconnoissance au Roy d'Angleterre qui l'avoit comblé de biens & d'honneurs dans le temps de son ambassade en ce Royaume, crut ne pouvoir mieux s'en acquitter qu'en luy faisant ce Tableau. Il choisit pour sujet l'histoire de S. George, parce qu'il n'y a point de Saint pour lequel la Noblesse Angloise ait plus de vénération

que pour celuy-là : elle le prend pour ſon patron, & les Chevaliers de la Jartiére l'ont choiſi pour leur protecteur. Le Roy en fait celebrer tous les ans la feſte au Chaſteau de Windeſor le jour qu'elle arrive qui eſt le 23. d'Avril. Quoy-que ce lieu ſoit à huit lieuës de Londres, ſa Majeſté ne manque jamais de s'y trouver avec tous les Chevaliers pour préſider à cette magnifique aſſemblée.

Ce Tableau eſt enrichi d'un beau païſage que la Tamiſe diviſe en deux un peu diagonalement. La partie qui eſt au delà de cette riviére eſt la veuë de Windeſor, où l'on fait des feux de joye. Et dans la partie du païſage qui eſt en deçà, on voit répreſenté ſaint George armé de toutes pieces, & triomphant de la mort du Dragon. Il tient cét animal par un

lien dont il fait préſent à une jeune pucelle que l'on voit peinte ordinairement dans tous les Tableaux de ce Saint. Je ne vous diray pas bien aſſurément ſurquoy cette tradition eſt fondée, n'y ayant point d'Auteur grave qui en ait écrit. Voicy ſeulement de quelle maniére les figures ſont diſpoſées.

Le Saint qui eſt le portrait du Roy d'Angleterre Charles I. eſt au milieu du Tableau. Il a un pied à terre & l'autre ſur le corps du Dragon qu'il préſente à la Pucelle, laquelle eſt pareillement le portrait de la Reyne. Cette Pucelle a un air noble & modeſte; la peur qui donne du mouvement à toutes les autres figures, ne paroiſt point ſur ſon viſage. Derriére-elle ſont trois femmes qui ſemblent eſtre de ſa ſuite. Elles ſe tiennent l'une l'autre, & montrent

trent en se retirant que l'admiration & la joye qui paroissent sur leur visage, ne sont pas sans mélange de crainte. D'un costé & sur le devant du Tableau sont deux soldats, dont l'un est à pied & tient par la bride le cheval du Saint; & l'autre est à cheval & tient un étendard de taffetas blanc qu'une croix rouge sépare en quatre, qui est la banniére d'Angleterre. Ce cavalier est tellement de relief qu'il paroist hors du Tableau. Du mesme costé & sur la mesme ligne du Saint, est un antre couvert d'arbres, sur lequel sont montez des païsans pour voir plus en sûreté l'événement du combat. Quelques païsans s'avancent & se tiennent aux arbres pour regarder; d'autres sont à terre appuyez sur le coude, comme se plaignant encore du dommage qu'ils ont souf-

fert ; & d'autres ſont en d'autres actions.

Du coſté oppoſé ſont des femmes de tous âges, qui ſe ſont approchées aprés la défaite du Dragon. Quelques-unes ont leurs petits enfans avec elles, & toutes en diverſes maniéres rendent graces au ciel de leur avoir euvoyé un liberateur.

Au milieu & ſur le devant, ſont différens reſtes de cadavres qui ont ſervi de pâture à cét horrible animal.

L'on voit une Gloire dans le Ciel où deux Anges tiennent chacun une couronne, l'une de laurier pour le Saint, & l'autre de fleurs pour la Pucelle.

Ce Tableau plaiſt infiniment à tout le monde auſſi eſt-il, admirable en toutes ſes parties : & je ne croy pas qu'il y en ait un au monde dans lequel il s'y rencon-

tre tant de diverſité, païſage, animaux, figures de tous âges, de tous ſexes, & de toutes conditions, & chaque choſe y eſt admirable dans ſon caractére.

Il eſt fort difficile de ſavoir la veritable hiſtoire de S. George ; car la vie de ce cavalier comme elle ſe voit écrite par un certain *Iacobus de Voragine*, a eſté condamnée par un Concile, & reſſemble plûtoſt à un conte de vieille qu'à une véritable hiſtoire. Cependant toute ridicule qu'elle eſt, je ſuis contraint de la rapporter pour l'intelligence de ce Tableau, & pour tous ceux qui ont eſté faits juſques icy de ſaint George.

---

## *Hiſtoire de ſaint George.*

SAINT George eſtoit homme de qualité, & Tribun du

peuple dans la Cappadoce. Son zéle pour la converſion des ames à la foy de JESUS-CHRIST, luy fit quitter ſon païs ; & ayant fait voyage en Afrique, il ſe rencontra fortuitement dans la ville de Siléne. Auprés de ce lieu eſtoit un grand lac, où ſe retiroit un Dragon d'une grandeur prodigieuſe, & qui avoit mis en fuite les habitans de la contrée autant de fois qu'ils avoient pris les armes contre luy. Cét horrible animal venoit ordinairement ſous les murailles de la Ville, & faiſoit mourir tous ceux qui reſpiroient l'air infecté de ſon haleine. C'eſt pourquoy par un commun conſentement de tout le peuple, il fut réſolu que pour appaiſer ſa fureur, on luy donneroit tous les jours deux moutons. L'expédient fut ſalutaire dans les commencemens : mais par ſucceſſion

de temps la disette des moutons devint si grande dans la ville, que pour le bien public le Roy jugea qu'il valoit mieux n'en donner qu'un, & y joindre une personne sur qui le sort tomberoit. On écrivit donc tous les noms des enfans de la ville de tous sexes, & de toutes conditions; on les mit dans une urne, d'où l'on en tiroit un tous les matins qui estoit destiné à la nourriture du Dragon, sans que le hazard épargnast personne. La ville à la fin se depeuplant d'enfans comme elle avoit fait de moutons, & le nombre des billets qui estoient dans l'urne venant enfin à se diminuër, le sort tomba sur la fille du Roy. Sa Majesté, comme vous pouvez penser, en fut au desespoir, & offrit la moitié de son Royaume avec tout ce qu'il avoit d'or & d'argent pour sauver sa

fille qui estoit l'unique fruit de son mariage. A quoy le peuple ne répondit qu'en fureur. Comment, dit-il, Sire, vous avez prononcé l'Arrest de vostre propre bouche, nous y avons tous obey, la plus part de nos enfans sont morts, & vous voulez sauver vostre fille? Si vous n'accomplissez la Loy que vous avez fait garder aux autres, nous vous allons brûler dans vostre Palais. Le Roy n'en pouvant tirer autre chose, s'abandonna aux larmes & se tournant peu aprés du costé du peuple, il luy demanda huit jours de tems pour pleurer avec sa fille. On luy accorda, & le Dragon ayant fait pendant ce temps-là beaucoup de ravage, le terme ne fut pas plûtost expiré, que la populace en fureur vint crier au Palais du Roy; Faut-il que tout un peuple périsse pour

une seule personne, & que l'haleine du Dragon nous fasse tous mourir ? Le Roy voyant qu'il n'y avoit pas moyen de sauver sa fille, la fit habiller de la pourpre Royale, l'embrassa, & fondant en larmes, luy dit; Que je suis malheureux, ma chere fille, & que le sort me traite cruellement; Je vous avois regardée comme l'heritiére de mon sceptre, & comme l'esperance de ma maison; je vous avois ménagé l'alliance des plus grands Princes, & nous estions à la veille de voir celebrer vos noces. Je faisois orner mon Palais de ce que j'avois de plus riche, & tous ces appresta ne serviront qu'à vous voir dévorer. Les sanglots ne luy permirent pas d'en dire davantage, & l'ayant embrassée encore une fois, elle s'achemina avec une constance admirable du costé

du lac pour s'exposer à la rage du Dragon. Ce fut icy que saint George se trouvant par hazard, la rencontra qu'elle pleuroit ; & luy ayant demandé le sujet de ses larmes. Remontez, dit-elle, promptement à cheval, & évitez une mort qui n'est aujourd'huy que pour moy. Ne craignez point, dit-il, & ne tardez pas davantage à m'apprendre la cause de ma surprise & ce que signifie tout ce peuple assemblé. Fuyez, vous dis-je, repartit la Princesse, & gardez pour une autre occasion à signaler vostre courage. Il n'y a point icy de gloire à acquerir pour vous, & la mort y est inévitable. Je ne m'en iray point, reprit le Cavalier, que vous ne m'ayez dit ce que vous avez. La Princesse luy ayant donc appris toutes choses : Ne craignez point, dit-il, c'est au nom de

de JESUS-CHRIST que je veux vous sauver. Songez seulement à vous, continua la Princesse, c'est bien assez que je sois devorée toute seule ; vous ne pouvez pas me sauver, & j'aurois le déplaisir de vous voir perir avec moy. Pendant qu'ils parloient de cette sorte, le Dragon commence à paroistre, & à s'avancer du costé de la Princesse, qui dit au Cavalier ; Fuyez promptement, que tardez-vous ? Saint George monte d'une viteſſe extréme sur son cheval, & faisant le signe de la Croix, il va droit au Dragon, met sa lance en arrest, & dans le moment que cette beste affreuse vient à luy, il la perce & la terrasse. Puis s'approchant de la Princesse, il luy demanda sa ceinture, & l'ayant mise au cou du Dragon, il la remit entre les mains de

cette jeune fille que le Dragon suivit avec la mesme soumission que feroit le chien du monde le plus doux. Le peuple qui voyoit entrer cét animal dans la Ville, commença à s'enfuyr, jusqu'à ce que le Saint eut assûré les habitans par des signes, & leur eut fait entendre par ses paroles, que Dieu l'avoit envoyé pour les délivrer des maux que le Dragon leur faisoit souffrir depuis long-temps. Vous n'avez, leur dit-il, qu'à vous confier en JESUS-CHRIST, à croire en luy, & à vous faire baptiser, si vous voulez que j'acheve de tuer ce monstre. Le Roy & tout son peuple receurent à l'instant le Baptesme, & saint George ayant tiré son espée, fit expirer le Dragon à leurs yeux, & commanda qu'on le portast hors de la Ville. Ce qui fut executé avec

quatre paires de bœufs qui le tirérent de toute leur force.

Le reſte de cette ſotte Hiſtoire ne fait rien à noſtre ſujet.

Il y en a qui diſent que cette eſpece de tradition eſt une Enigme où le Dragon repreſente l'Idolâtrie abbatuë ſous la conſtance de ſaint George, qui a combattu pour les intereſts de la Loy de JESUS-CHRIST, & qui l'a delivrée ſur le point de ſa perte. Cette Loy eſt ſignifiée par la fille unique du Roy accompagnée d'un mouton comme du ſymbole de la douceur. Mon joug eſt doux, dit le meſme JESUS-CHRIST, & mon fardeau eſt leger.

*Ce Tableau a quatre pieds de haut, & ſept pieds de large: les figures ont un pied & demi.*

## *LA RESVEVSE.*

C'EST une jeune fille, dont l'attitude est d'une personne fort occupée interieurement. Elle est assise, les genoux croisez, les mains sans action, dont l'une est posée negligemment sur sa cuisse, & l'autre à moitié fermée semble soûtenir sa teste qui est un peu baissée, & qui regarde en bas sans rien regarder, à la maniére de ceux qui resvent. Cette figure est la plus belle, la plus noble & la plus gracieuse qu'on puisse voir : d'un Dessein correct, d'un coloris admirable, & d'un pinceau libre & vigoureux.

*Ce Tableau a cinq pieds & demi de haut, & trois pieds & demi de large : la figure en est grande comme Nature.*

# LA PENITENCE,

ou

*La Madelaine aux pieds de* JESUS-CHRIST *chez Simon le Pharisien.*

L'ECRITURE dit que JESUS ayant esté convié à manger chez Simon le Pharisien, une femme pécheresse, que l'on croit estre la Madelaine, l'y vint trouver : & se tenant à ses pieds, elle les arousa de ses larmes, les essuya de ses cheveux, les baisa, & y répandit du parfum : elle adjoûte que cette femme ayant donné de grandes marques d'amour, Nostre Seigneur dit à ceux qui estoient à cette mesme Table, que *beaucoup de pechez luy estoient remis, parce qu'elle*

*avoit beaucoup aimé.* Le Peintre a choisi pour son sujet le moment que ces paroles venoient d'estre prononcées : on en voit dans ce Tableau la cause & l'effet, c'est à dire l'amour de la Madelaine & la bonté de JESUS-CHRIST d'un costé ; & le scandale des Pharisiens de l'autre.

Je n'entreray point icy dans la question, sçavoir si dans ce repas l'on estoit couché à table à la façon des Romains ; ou si l'on y estoit assis à la maniére des Juifs ; il y a des autoritez dans l'Ecriture pour & contre : & des Auteurs graves qui ont commenté ce passage aprés les Péres n'ont rien décidé là-dessus.

La Scéne du Tableau est un lieu ouvert, orné d'Architecture. La table est carrée comme le *triclinium* des Anciens, où l'on tenoit neuf, trois à chaque costé,

le quatriéme demeurant vuide pour ſervir les viandes. C'eſt de ce quatriéme coſté que la Madelaine paroiſt au milieu du Tableau, baignée de ſes larmes, baiſant, & eſſuyant de ſes cheveux les pieds de Noſtre Seigneur ſelon les termes de l'Evangile.

Le CHRIST eſt ſur le devant à la place principale à main droite du regardant, accompagné de trois de ſes Apoſtres: & vis-à-vis de luy du coſté gauche eſt Simon le Phariſien, & quatre autres de ſa ſecte. Trois valets & une ſervante qui ſont dans le fond du Tableau emportent diverſement les plats qu'ils viennent de déſervir. Toutes ces figures qui font la compoſition du Tableau ſont diſpoſées d'une maniére avantageuſe pour faire paroiſtre de belles parties, & pour donner par leurs attitudes

contraſtées, plus de vie & plus de mouvement dans tout l'Ouvrage.

La différence des caractéres & des perſonnes ſe donne facilement à connoiſtre non ſeulement par les habits qui en ſont les marques exterieures; mais encore par la phiſionomie & par les expreſſions qui ſont le portrait de l'ame, & qui decouvrent le fond des cœurs. La douceur, par exemple, la bonté, & la miſéricorde ſont imprimées ſur le viſage, & dans toute la perſonne du CHRIST; & l'on voit qu'il parle avec une douceur convenable à ſon caractére. Les Apoſtres ont un air ſimple & groſſier, & principalement ceux qui ſont les plus proches du CHRIST, afin de faire paroiſtre, par leur oppoſition, la nobleſſe de leur Maiſtre.

Les Phariſiens, au contraire, font voir ſur leurs viſages, l'envie, l'ipocriſie & la ſuperbe: & l'on remarque entre autre choſe, par le mouvement qu'ils ſe donnent qu'ils ſont ſcandaliſez des paroles qu'ils viennent d'entendre: ce que le Peintre a repreſenté avec une diverſité tres-ingénieuſe.

Car Simon le principal d'entre eux marque admirablement bien ce caractére, par les mains qu'il a ſur les bras de ſa chaiſe, les coudes élevez, le corps penché en devant, le viſage paſle, les ſourcils élevez, les yeux fort ouverts, la teſte avancée, & regardant fiérement Noſtre Seigneur, ſemble luy dire ces paroles d'indignation; *Qui eſt celuy-cy qui prétend meſme remettre les pechez.* Deux autres écoutent attentivement ce que dit JESUS-

CHRIST comme quelque chose de fort extraordinaire & qui blesse leurs interests ; un bon vieillard l'observe avec ses lunettes : & le cinquiéme qui est au fond de la table, la coupe encore à la main, lequel à voir son embonpoint, est un de ces Pharisiens *qui mettoient sur les épaules d'autruy des fardeaux qu'on ne pouvoit porter, & qui n'auroient pas voulu les toucher eux-mesmes du bout du doigt.*

Les expressions des passions de l'ame sont merveilleuses dans cét Ouvrage, principalement celle de la Madelaine, qui parmi le torrent de ses larmes fait voir admirablement l'excés de son amour.

Enfin, il y a tant de grandeur & de noblesse dans ce Tableau, & il est exécuté avec tant de force & de résolution, qu'il faut

confeſſer en le voyant qu'il n'y a rien des autres Peintres qui en aproche. Et pour moy qui ay veu tout ce qu'il y a de beau en France & en Italie du Titien & du Georgion, j'avouë que rien ne m'a tant frappé pour la force que ce Tableau, & celuy du Siléne.

*Ce Tableau a cinq pieds & demi de haut, & ſept pieds & demi de large: les figures en ſont grandes comme Nature.*

## *LE BAIN DE DIANE.*

LE Peintre a choiſi le moment qu'Acteon s'eſtant égaré, ſe trouve par hazard à la fontaine, où Diane avoit accoûtumé de ſe baigner au retour de la chaſſe. Ce lieu eſt un antre de pierre ponce & de tuf que la Nature a formée en arcade, à

main droite de laquelle eſt une fontaine gazoüillante. Ce fut, dis-je, dans ce moment que la Déeſſe eſtant déſabillée & ſe faiſant laver par ſes Nimphes qui puiſoient de l'eau dans des vaſes pour la luy verſer ſur le corps, eſt ſurpriſe par ce malheureux Chaſſeur. Il eſt au coin du Tableau derriére un arbre, d'où il s'avance comme pour voir avec avidité un objet ſurprenant & agréable : l'expreſſion de ſon viſage fait voir qu'il y prend un plaiſir ſenſible, & qu'il eſt conſolé de ſon égarement. Quelques Nimphes l'ayant aperceu, nuës comme elles eſtoient, ſe détournent en déſordre, ſe cachent le ſein de leurs mains, & ſe mettent à crier, pour avertir les autres de leurs Compagnes, qui prenant ſoin de leur chaſte Maiſtreſſe, s'empreſſent de la

ſecourir & l'entourent pour la derober aux regards d'Acteon Il y en a une qui luy voulant remettre prontement ſa chemiſe, la luy jette ſur le corps, pendant qu'une autre luy lave les pieds, & que deux de ſes compagnes ſe baignent ſous le ceintre de la grotte. Diane au milieu de ſes Nimphes ſemble eſtre dans le commencement de ſa peur, laquelle ne luy oſte ni ſa nobleſſe, ni ſa fierté; & ces deux qualitez paroiſſent dans l'air de ſon viſage & dans la majeſté de ſa taille: & tout ce qui eſt en ſa perſonne porte le caractére d'une divinité.

Du reſte cét Ouvrage eſt peint d'un gouſt tout différent des autres Tableaux de Rubens, ſur tout pour les carnations, dont quelques-unes ſont icy d'un blanc de lait & d'une chair ſi délicate

que le Titien meſme n'en a jamais fait de ſemblables. Enfin, ce Tableau eſt d'un caractére ſi fleuri, ſi délicat, & ſi précieux dans toutes ſes parties, qu'il n'y a point de termes pour s'en bien expliquer. Rubens le peignit en Eſpagne au milieu des plus beaux Ouvrages du Titien; & c'eſt-là qu'ayant compris l'artifice de ce grand Maiſtre il voulut le paſſer dans ce Tableau. En effet, il le peignit avec tant d'amour, qu'il l'a toujours regardé comme ſon favori, qu'il l'a conſervé chez luy comme ſon enfant bien-aimé; & que n'ayant pû ſe réſoudre à le perdre de veuë pendant ſa vie, il le laiſſa en mourant à ſon meilleur ami.

*Ce Tableau a ſix pieds de large ſur quatre pieds de haut : les figures ſont un peu plus que demie Nature.*

---

De l'Imprimerie de F. MUGUET.

*LEs Descriptions que je viens de faire sont trop courtes & trop légéres, pour vous donner une idee aussi entiére, aussi grande, & aussi forte, que ces Tableaux sont capables de vous la faire concevoir, il est nécessaire que vous les voyiez; vous y estes invitez par tout ce que je dis du mérite de leur Auteur, & par vostre propre curiosité. Si vous estes prévenu contre Rubens, vous me devez du moins cette justice, de ne me point condamner sans savoir par vous mesme si je vous impose : & si vous ne l'estes pas, & que vous ayez, avec la liberté de vostre*

*esprit, un goust naturellement bon, je suis assuré que non seulement vous serez surpris en voyant ces Ouvrages; mais que vous avoüerez de bonne foy qu'il n'y a jamais eu de Peintre si universel, & qui dans la variété des sujets ait sceu donner à chacun son véritable caractére avec tant de force & tant de vérité. Car qui a pû exécuter si heureusement le terrible, comme le gracieux; & l'heroïque, comme le champestre, & qui a possedé tout à la fois tant de parties de la Peinture telles que nous les voyons dans ces Tableaux.*

*Raphaël & le Carache les auroient dessinez avec beaucoup de*

*de préciſion, & non pas avec tant d'eſprit. Le Titien les auroit coloriez avec beaucoup de force & de vérité : mais non pas juſqu'au dégré que les a montez Rubens, ni avec tant d'intelligence, & tant de fermeté.*

*Paul Veronéſe qui eſtoit abondant les auroit inventez avec facilité, mais non pas avec prudence. Et le Corrége qui les auroit peints avec la meſme liberté & la meſme douceur n'y auroit pas joint la meſme fierté & la meſme force.*

*Mais l'avantage entr'autres que Rubens a pardeſſus ceux qui l'ont précédé, c'eſt d'avoir peint*

*tant de Tableaux d'une maniére si differente : car tous ceux dont je viens de faire la description, sont inventez & exécutez tout-à-fait differemment les uns des autres : & l'on ne diroit pas qu'ils fussent sortis de la mesme main, si l'on ne s'appercevoit qu'ils partent de la mesme teste, & qu'ils ont esté exécutez par des principes, lesquels estant infaillibles luy ont fait imiter la Nature, avec toute la fidelité, toute la fraischeur, toute la force, toute la delicatesse, & toute la facilité posſible quoi qu'avec une tres-grande diversité. Et c'est principalement par le grand effet que produisent ces principes, que l'on*

*reconnoiſt les Tableaux de Rubens, comme l'on reconnoiſt l'Ouvrage d'un excellent Orateur qui auroit accoûtumé de joindre à de bonnes raiſons l'artifice de les mettre dans un beau jour.*

*Les Italiens diſent ordinairement, quand ils veulent terminer une diſpute de préférence ſur quelques Ouvrages, qu'il n'y a qu'à les mettre les uns auprés des autres. I'en dis autant à ceux qui ſeront ſurpris du jugement que je fais de ce Cabinet : qu'ils y apportent des Tableaux de quelque Maiſtre que ce ſoit, & qu'ils en jugent par comparaiſon. Et ſi aprés ne s'eſtre pas rendus à mes rai-*

*ſons, ils refuſent encore de ſe ſoumettre à cette épreuve, qu'ils ne trouvent pas mauvais que l'on ſoit convaincu de leur prévention.*

# LA VIE
## DE
# RUBENS.

# LA VIE DE RUBENS.

IL semble qu'il y ait conteſtation pour la patrie de Rubens, comme il y en eut autrefois pour celle d'Homere. La Ville d'Anvers ſouffre avec peine qu'on luy diſpute ce titre; & ceux qui ont écrit la Vie de cét excellent homme, diſent que ce lieu eſt celuy de ſa naiſſance. Cependant la Ville de Cologne ſe vante & ſe tient glorieuſe de luy avoir donné le jour; l'une & l'autre ont leurs raiſons: mais voicy la vérité des choſes qui re-

gardent Rubens; j'ay pris soin de m'en instruire avec exactitude, & je les vais raconter en peu de paroles, & avec beaucoup de fidélité.

Pierre Paul Rubens eut pour pere Jean Rubens de la Ville d'Anvers, qui joignit à la noblesse de sa naissance une vertu solide & une érudition profonde, & qui ayant passé six années dans les differens Estats de l'Italie, pour se former le goust aux bonnes choses, & pour se fortifier le jugement, prit resolution de se mettre dans la robe, & s'estant fait Docteur à Padouë en Droict Civil & Canon, il retourna en Flandre, où il s'aquitta dignement de la charge de Conseiller dans le Sénat d'Anvers. Il y avoit six ans qu'il servoit heureusement le Public en cét employ, lors que les guer-

res civiles l'obligérent de quitter sa Patrie, (dont il avoit si bien mérité dans l'administration de la chose publique) pour aller demeurer à Cologne, où son grand amour pour la vie tranquile l'avoit fait retirer, & y mener sa famille.

Ce fut là que nâquit nostre Pierre Paul Rubens en 1577. & qu'il apprit les élémens de la Grammaire & des belles Lettres; ce qu'il fit avec tant d'inclination & de facilité, qu'en fort peu de tems il passa ses compagnons. Il s'avançoit ainsi, & faisoit des choses au dessus de son âge, quand la mort de son pére arriva en 1587. ce qui obligea sa mere de retourner à Anvers où Rubens acheva avec éloge (quoy que dans un âge assez tendre) le cours de ses études.

A peine eut-il quitté le Colle-

ge, que sa mére le donna à la Doüairéire Comtesse de Lalain, pour estre un de ses pages : mais n'ayant pû s'accommoder de la vie qu'on meine d'ordinaire chez les Grands, il n'y demeura que tres-peu ; & ne pouvant plus resister au mouvement pressant de son génie, qui le portoit à l'amour de la Peinture, il obtint de sa mere, aprés avoir perdu par les guerres la plus grande partie de leurs biens, qu'il iroit apprendre à dessiner chez un Peintre d'Anvers, appellé Adam Van-Noort. Il y passa quelques années à jetter les premiers fondemens de son Art, & il le fit avec tant de succés, qu'il fut aisé de connoistre, que l'intention de la nature en le formant, avoit esté d'en faire un grand Peintre.

Il passa ensuite quatre ans sous la discipline d'Otho Venius,

Peintre de l'Archiduc Albert, & l'Appelles pour lors de la nation Flamande. La meſme inclination qu'ils avoient tous-deux pour les lettres, les ayant liez d'amitié, ce Maiſtre n'oublia rien de ce qu'il ſavoit pour en faire part à ſon Diſciple, il luy découvrit librement tous les ſecrets de ſon Art, & luy apprit ſur tout, à diſpoſer les Figures, & à diſtribuer les lumieres avantageuſement. Enfin, l'ayant fort avancé en peu de tems, & la reputation de cét illuſtre Diſciple eſtant venuë à tel point, qu'on doutoit lequel eſtoit le plus habile de luy oude ſon Maiſtre; Rubens prit reſolution de paſſer en Italie, pour voir les plus beaux Ouvrages des anciens & des modernes, pour méditer deſſus, pour les copier, & pour conformer ſon pinceau à ce qu'il en

trouveroit de plus beau, & de plus approchant de la Nature.

Il partit le neuf de May de l'année 1600. & estant arrivé à Venise il se logea par hazard avec un Gentilhomme du Duc de Mantouë, & luy ayant fait voir quelques-uns de ses Ouvrages, ce Gentilhomme les montra ensuite au Duc son Maistre, qui aimant passionnément tous les beaux Arts, & principalement celuy de la Peinture, fit mille caresses à Rubens, luy promit son amitié, & l'engagea par toutes sortes de moyens à demeurer chez luy. Rubens prit volontiers ce party, étant ravi d'une si belle occasion de voir, d'examiner & d'étudier les Ouvrages de Jules Romain, de qui il avoit conceu une grande idée.

Pendant le tems que Rubens demeura à Mantouë, il receut

tant d'honneſtetez du Duc, que durant ſept années qu'il fut en Italie, il fit gloire de prendre la qualité de l'un de ſes Gentilshommes; & aprés avoir rendu ſes aſſiduitez à ce Prince durant un tems conſiderable, il alla à Rome, où il peignit trois Tableaux dans l'Egliſe de Sainte Croix-en-Jeruſalem, pour l'Archiduc Albert d'Autriche, qui avoit eſté autrefois Cardinal du titre de cette Egliſe, & qui y avoit fait reſtaurer la Chapelle de ſainte Héleine, où ſont ces trois Tableaux, dont celuy de l'Autel qui eſt au milieu, répréſente la Sainte qui tient la Croix, & les autres des deux coſtez, un couronnement d'épines, & un Crucifix.

Il fut envoyé peu de tems aprés en Eſpagne par le Duc de Mantouë, pour préſenter au Roy

un magnifique caroſſe, & ſept chevaux d'une beauté extraordinaire. Il ne fut pas plûtoſt de retour de ce voyage, qu'il en fit un autre à Veniſe, dans la penſée d'éxaminer à fond, & de conſiderer à loiſir les belles choſes qu'il n'avoit fait que voir en paſſant, & dont le grand nombre en avoit effacé les eſpéces de ſa mémoire; car il ne les avoit regardées qu'autant de tems qu'il en faut pour en concevoir de l'eſtime, & un deſir ardent de les revoir quelque jour, & de ſatisfaire plénement l'avidité qu'il avoit d'apprendre. Et en effet, il tira des Ouvrages du Titien, de Paul Veronéſe, & du Tintoret, tout le profit qu'on en peut tirer, dont il embellit ſa maniére.

Aprés s'eſtre ainſi fortifié à Veniſe, en réfléchiſſant ſur les Ou-

vrages des bons Maiſtres, autant qu'en les copiant, il retourna à Rome, où il fut choiſi pour faire les principaux Tableaux de l'Egliſe neuve des Péres de l'Oratoire, qui venoit d'eſtre achevée; l'un eſt au grand Autel, & les deux autres aux coſtez. Il a peint dans celuy du milieu la Vierge qui tient l'Enfant Jeſus, & des Anges tout autour en différentes actions d'adorer. Les Tableaux qui ſont aux coſtez répréſentent pluſieurs Saints de bout, & entr'autres ſaint Gregoire Pape, & ſaint Maurice en habit de ſoldat: ces Figures ſont d'une grande nobleſſe, & peintes dans le gouſt de Paul Veronéſe: Les eſquiſſes de ces trois Tableaux ſont aujourd'huy dans l'Abbaye de ſaint Michel d'Anvers, où Rubens les porta lors qu'il s'en retourna en Flandre.

De toutes les Villes d'Italie où Rubens a fait du séjour, Gennes a esté celle où il s'est arresté davantage, soit qu'il en trouvast le climat plus doux, soit qu'il en receust plus d'honnestetez qu'ailleurs, ou qu'enfin il y rencontrast des occasions avantageuses de faire valoir ce qu'il avoit appris, & d'exercer les talens qu'il avoit receus pour la Peinture: car on y voit beaucoup de ses Ouvrages, & ils y sont estimez autant qu'en lieu du monde; la pluspart des gens de qualité voulurent avoir un morceau de sa main, & l'Eglise du JESUS conserve chérement deux de ses Tableaux, dont l'un est une Circonsion, & l'autre un saint Ignace qui guerit des malades.

Il y avoit sept ans que Rubens estoit en Italie, lors que la nouvelle d'une périlleuse maladie,

dont sa mére estoit atteinte, le fit retourner en Flandre : mais quoy qu'il eust pris la poste pour s'y rendre plûtost, il trouva sa mere morte.

Estant donc arrivé en son païs l'an 1609. & le bruit de son savoir & de son mérite s'y estant répandu, l'Archiduc Albert & l'Infante Isabelle sa femme voulûrent avoir leurs Portraits de sa main; & de crainte qu'ils avoient qu'il ne s'en retournast en Italie, ils luy firent des présens considérables, & l'engagérent par une pension & par toutes sortes de maniéres honnestes à demeurer auprés de leurs personnes. Se voyant ainsi arresté par des liens si puissans, il crut qu'il estoit à propos de s'engager dans ceux du mariage : Il épousa la fille de Jean de Brantes, Conseiller du Sénat d'Anvers, & de Claire de

Moï, dont la sœur avoit épousé Philippes Rubens son frere aîné, Secretaire du Sénat & de la Ville d'Anvers.

Les Princes qui composoient pour lors la Cour de Bruxelles, firent tout ce qu'ils purent pour obliger Rubens à y demeurer, à cause du plaisir qu'ils trouvoient dans sa conversation; & quoy qu'il eust beaucoup de peine à leur resister, il fit tant neanmoins qu'il obtint d'eux de s'établir à Anvers, & d'y faire sa demeure ordinaire, de peur que les affaires de Cour qui engagent insensiblement d'une chose à une autre, ne l'empeschassent de vaquer à ses études de Peinture, & de s'acquerir dans cét Art toute la perfection dont il se sentoit capable.

Il acheta donc une grande maison dans la Ville d'Anvers, il la

rebaſtit à la Romaine, & en embellit les dedans, qu'il rendit commodes pour un grand Peintre & pour un grand Amateur des belles choſes. Cette maiſon eſtoit accompagnée d'un jardin ſpatieux, où il fit planter pour ſa curioſité des arbres de toutes les eſpeces qu'il peut recouvrer. Entre ſa court & ſon jardin, il a fait baſtir une ſale de forme ronde comme le Temple du Panteon qui eſt à Rome, & dont le jour n'entre que par le haut & par une ſeule ouverture qui eſt le centre du Dôme. Cette ſale eſtoit pleine de Buſtes, de Statuës Antiques, de Tableaux précieux qu'il avoit apportez d'Italie, & d'autres choſes fort rares & fort curieuſes. Tout y eſtoit par ordre & en ſimétrie; & c'eſt pour cela que tout ce qui méritoit d'y eſtre, n'y pouvant trouver place,

ſervoit à orner d'autres chambres dans les appartemens de ſa maiſon.

Il avoit un ſi grand amour pour tout ce qui avoit le caractére de l'antiquité, qu'il envoya acheter par toute l'Italie une quantité prodigieuſe de Statuës, de Medailles, & de pierres precieuſes gravées. Et c'eſtoit à conſidérer ces belles choſes, qu'il paſſoit le tems qu'il avoit de repos.

Le Prince Albert avoit pour Rubens une tendreſſe toute particuliere, & voulut tenir ſur les fonds de Bapteſme ſon fils aîné qu'il nomma de ſon nom.

Aprés la mort de ce Prince, il ne trouva pas moins d'accés dans l'eſtime & dans les bonnes graces de la Princeſſe ſa veuve, & de tous les plus grands de la Cour, principalement du Marquis Spinola, qui ſe faiſoit un plaiſir de

parler souvent de Rubens, & qui avoit accoutumé de dire qu'il voyoit reluire tant de beaux talens dans l'ame de ce grand'homme, qu'il croyoit qu'un des moins considerables estoit celuy de la Peinture.

C'estoit environ ce tems-là que la Reyne Marie de Medicis faisoit bâtir son Palais de Luxembourg, & que pour le rendre parfait de tout point, elle en voulut orner les deux Galeries des Ouvrages de Rubens, & luy faire peindre dans l'une sa vie, & dans l'autre les actions d'Henry IV. mais elle n'accomplit que la moitié de son Dessein, car son exil arriva dans le tems que Rubens travailloit à éterniser les grandes actions du Roy son mari, ayant commencé par l'histoire de la vie de cette grande Reine, & ayant laissé cét Ouvrage dans sa per-

fection, comme un monument éternel de sa science.

Pendant le sejour que Rubens fit à Paris où il estoit venu pour mettre ses Tableaux en place, & leur donner la derniére main (ce qui arriva en 1625.) il trouva par hasard en cette Ville le Duc de Bouquingan qui estoit en grande considération auprés du Roy d'Angleterre, & des Princes de la Cour de France. Ce Duc estoit informé du mérite de Rubens; & comme il avoit à l'entretenir de choses d'importance, il le pria de faire son portrait. Ce Peintre s'en acquita parfaitement, & passa l'attente du Duc de toutes les maniéres. Aprés s'estre entretenus quelque tems, & qu'ils eurent lié ensemble une estroite amitié, le Duc luy fit confidence du chagrin que luy donnoient la mesintelligence & les guerres qui

qui estoient entre les Couronnes d'Espagne & d'Angleterre, & du dessein qu'il avoit de les assoupir.

Rubens estant de retour à Bruxelles, en communiqua à l'Infante qui luy ordonna d'entretenir cette amitié avec le Duc le plus soigneusement qu'il pourroit: ce qui luy reüssit parfaitement, de sorte mesme que le Duc de Bouquingan, dans la pensée que Rubens alloit entrer dans les emplois, & que les grandes affaires diminuëroient quelque chose de ce grand amour qu'il avoit pour la Peinture, envoya peu de tems aprés un de ses Domestiques à Anvers, luy offrir cent mille florins de ses Antiques, & de la plus-part de ses Tableaux, avec ordre de luy insinuër tout ce qui pourroit le resoudre à s'en defaire. Rubens s'aperceut aisément de

la passion que le Duc avoit pour les belles choses, & se laissa vaincre au desir qu'il avoit de la satisfaire, à la charge neanmoins que pour se consoler de n'avoir plus son cabinet, où il avoit mis toutes ses affections, & qui luy avoit cousté tant de soin, il feroit mouler les figures de marbre dont il se privoit, & qu'il rempliroit ainsi les mesmes places qu'occupoient les Originaux. Quant aux endroits où estoient les Tableaux qu'il avoit vendus, il les orna de ses Ouvrages.

Cependant on meditoit la paix dans les Cours d'Espagne & d'Angleterre en 1628. dans le même tems que le Marquis Spinola qui avoit une parfaite connoissance du mérite de Rubens, crut qu'il n'y avoit personne plus propre à la négocier. Il en parla à l'Infante qui aprouva fort cette

penſée, & qui envoya Rubens au Roy d'Eſpagne avec commiſſion expreſſe d'y propoſer des moyens de paix, & de recevoir ſes inſtructions. Le Roy fut ſi content de luy, & le jugea tellement digne de l'employ pour lequel on le luy avoit envoyé, qu'afin de donner plus d'éclat à ſon mérite, il le fit ſon Chevalier, & luy donna la Charge de Secretaire de ſon Conſeil privé, dont il luy fit expédier des Lettres pour luy & pour ſon fils Albert en ſurvivance.

Pendant le tems qu'il demeura en Eſpagne, le Roy luy fit faire les copies de quelques-uns des plus beaux Tableaux du Titien qui ſont à Madrid, & entr'autres de l'enlevement d'Europe, & du Bain de Diane, dans la penſée de faire un préſent des Originaux au Prince de Galles qui en avoit

témoigné une grande envie. Ce Prince estoit à la Cour d'Espagne pour le mariage de l'Infante: mais comme cette affaire ne se conclut pas, les copies demeurerent à Madrid avec les Originaux.

L'année suivante Rubens retourna à Bruxelles rendre compte à l'Infante de ce qu'il avoit fait, & luy communiquer les propositions dont il estoit chargé de la part du Roy son neveu. Il passa ensuite en Angleterre avec les commissions du Roy Catholique & de l'Infante pour negocier cette grande affaire ; où le Roy qui aimoit extrémement la Peinture, le receut à Londres avec des honneurs particuliers, & luy fit mille caresses. On nomma le Chancelier Cottington pour recevoir ses propositions, & pour les examiner. Aprés avoir conclu

la paix au desir des peuples, & à la satisfaction des deux Roys, il prit congé de celuy d'Angleterre qui pour luy donner des marques de sa reconnoissance avant qu'il partist, le fit son Chevalier comme le Roy Catholique avoit fait en Espagne. Il ajouta à ses armes un Canton chargé d'un lion, & tira en plein Parlement l'épée qu'il avoit à son costé pour la donner à Rubens, auquel il fit encore présent d'un riche diamant qu'il osta de son doigt, & d'un cordon aussi de diamans de la valeur de dix mille écus.

Rubens comblé de tous ces honneurs, s'en estant retourné en Espagne pour rendre compte de sa négociation, fut receu dans cette Cour avec tous les témoignages possibles d'estime, de confiance & d'amitié. Le Roy le fit un des Gentils-hommes de sa

Chambre, & l'honnora de la Clef d'or : & aprés avoir fait les Portraits de la famille Royale, leurs Majeſtez joignirent aux honneurs qu'elles luy avoient faits, des biens conſiderables.

Rubens ayant glorieuſement achevé ce grand Ouvrage de la Paix, & eſtant de retour à Anvers chargé d'honneurs & de biens, ſe maria en ſecondes noces en 1630. aprés quatre années de viduité, & épouſa Héleine Forment, âgée ſeulement de ſeize ans, & dont la beauté eſtoit extraordinaire. Il eut de cette femme cinq enfans, dont l'aîné eſt aujourd'huy Conſeiller au Parlement de Brabant.

Je ne m'arreſteray point à vous faire le détail de ſes Ouvrages, le nombre en eſt preſqu'infini, comme on le peut voir par la quantité prodigieuſe d'Eſtam-

pes gravées d'aprés luy. Je vous diray seulement qu'outre les divers Tableaux qu'il a faits de tous costez, & pour toutes les Cours de l'Europe, pour l'Empereur, pour les Roys d'Espagne, d'Angleterre & de Pologne, pour les Ducs de Baviére & de Neubourg, & pour plusieurs autres Princes, il a remply presque toutes les Eglises de Flandre de ses Peintures, principalement celle de Nostre-Dame d'Anvers, les Eglises des Premonstrez, des Cordeliers, des Jacobins, des Augustins, & entr'autres celle des Jésuites dont il a peint mesme les platfonds. La Salle où le Roy d'Angleterre donne audience aux Ambassadeurs est ornée de neuf grands Tableaux de sa main: Ils representent les belles actions du Roy Jacques, & comme il entra en Angleterre

aprés s'eſtre aſſuré du Royaume d'Eſcoſſe ; & en Eſpagne dans le Palais de la tour della Parada à trois lieuës de Madrid, l'on void quantité de Tableaux tirez des Metamorphoſes d'Ovide, dont le Roy avoit fait prendre les meſures à Rubens dans le tems qu'il eſtoit à la Cour, pour y travailler à ſa commodité, & lors qu'il ſeroit arrivé dans ſa maiſon. Et comme ces Tableaux ſont diſpoſez de maniére qu'il y a beaucoup de vuide entre deux, Sneïdre a peint dans ces eſpaces des jeux d'animaux.

Si c'eſt vivre tranquillement que de s'employer aux choſes pour leſquelles la nature a donné des talens particuliers comme des aſſurances d'un bon ſuccés dans nos entrepriſes, l'on peut dire que Rubens menoit la vie du monde la plus heureuſe ;

il

il estoit né avec tous les avantages qui font un grand Peintre & un grand Politique ; & s'il quittoit ses emplois de Peinture où il travailloit à Anvers avec un amour & une facilité incroyables, c'estoit pour aller à la Cour de Bruxelles, où l'Infante l'appelloit souvent pour les affaires d'Estat, qu'il tournoit autant qu'il luy estoit possible au soulagement des peuples & au restablissement des beaux Arts. Et comme la guerre que les Espagnols avoient pour lors contre les Holandois, estoit un grand obstacle à ces deux choses, il exposa plusieurs fois à l'Infante les raisons qui la devoient induire à faire la paix : ce que la Princesse souhaittant avec passion, elle chargea Rubens d'en conduire sous-main la negotiation, laquelle se seroit consommée faci-

lement par les soins de cét excellent homme, si les envieux de sa gloire n'en eussent détourné les moyens.

Il traita plusieurs autres affaires d'importance au nom de cette Princesse, principalement à Bruxelles avec la Reyne Marie de Medicis, & Gaston de France Duc d'Orleans, avec Uladislas Prince de Pologne, avec le Duc de Neubourg, & d'autres Princes de l'Europe, desquels son eloquence & ses autres belles qualitez luy avoient gagné l'affection.

Le talent qu'il avoit pour le maniement des affaires les luy rendoit faciles, & il en faisoit plûtost un repos pour luy, qu'une serieuse & penible occupation. Et comme il ne quittoit la Peinture que pour les affaires, aussi ne quittoit-il les affaires que

pour la Peinture, qui estoit le plus puissant charme de son cœur.

Les vertus qu'il s'estoit acquises, & toutes les belles qualitez dont la nature l'avoit avantagé, le rendoient aimable à tout le monde. Il avoit la taille grande, le port majestüeux, le tour du visage reguliérement formé, les joües vermeilles, les cheveux châtains, les yeux brillans, mais d'un feu temperé, l'air riant, doux & honneste. Son abord estoit engageant, son humeur commode, sa conversation aisée, son esprit vif & pénétrant, sa maniére de parler posée, & le ton de sa voix fort agréable; & tout cela le rendoit naturellement éloquent & persüasif. En peignant il parloit sans peine; & sans quitter son Ouvrage, il entretenoit facilement ceux qui le

venoient voir. La Reyne Marie de Medicis prenoit un si grand plaisir en sa conversation, que pendant tout le tems qu'il travailla aux deux Tableaux qu'il a faits à Paris, de ceux qui sont dans la gallerie de Luxembourg, sa Majesté estoit toujours derriére luy, autant charmée de l'entendre discourir que de le voir peindre. Elle voulut un jour luy faire voir son cercle, afin qu'il jugeast de la beauté des Dames de la Cour, & les ayant regardées toutes attentivement : Il faut, dit-il, en montrant la plus belle, que ce soit là Madame la Princesse de Guémené : c'estoit en effet ; & sur ce que M. Botru luy demenda s'il la connoissoit ; il répondit, qu'il n'avoit jamais eu l'honneur de la voir, & qu'il n'en avoit parlé que sur le recit qu'on luy avoit fait de la beauté

de cette Princeſſe. Il ne lioit point d'amitié qu'avec des gens de merite, & ne s'engageoit dans la converſation qu'avec des perſonnes doctes & relevées qui le venoient voir ſouvent pour diſcourir ou de Science ou de Politique.

Il entretenoit de grandes correſpondances avec pluſieurs Seigneurs, principalement de la Cour d'Eſpagne; avec le Duc d'Olivarez Favori & premier Miniſtre du Roy Catholique; avec le Marquis de Leganez, le Marquis Spinola, & pluſieurs autres, ainſi qu'on le voit par les lettres qu'on a trouvées parmi ſes papiers, deſquelles la pluſpart ſont en chiffres, & que ſes heritiers conſervent encore aujourd'huy.

Quoy-qu'il ſemblaſt y avoir beaucoup de diſſipation dans ſa

vie, celle qu'il menoit estoit neantmoins fort reglée: Il se levoit tous les jours à quatre heures du matin, & se faisoit une loy de commencer sa journée par entendre la Messe, à moins qu'il n'en fût empeschè par la goutte, dont il estoit fort incommodé; aprés quoy il se mettoit à l'Ouvrage, ayant toujours auprés de luy un Lecteur qui estoit à ses gages, & qui lisoit à haute voix quelque bon livre; mais ordinairement Plutarque, Tite-Live, ou Seneque.

Comme il se plaisoit extrémement à l'ouvrage, il vivoit d'une maniére à pouvoir travailler facilement & sans incommoder sa santé; & c'est pour cela qu'il mangeoit fort peu à disner, de peur que la vapeur des viandes ne l'empeschast de s'appliquer, & que venant à s'appliquer, il

n'empeſchaſt la digeſtion des viandes. Il travailloit ainſi juſqu'à cinq heures du ſoir, qu'il montoit à cheval pour aller prendre l'air hors de la Ville ou ſur les remparts, ou bien il faiſoit quelqu'autre choſe pour ſe delaſſer l'eſprit.

A ſon retour de la promenade, il trouvoit ordinairement en ſa maiſon quelques-uns de ſes amis qui venoient ſouper avec luy, & qui contribuoient au plaiſir de la table. Il avoit neantmoins une grande averſion pour les excés du vin & de la bonne chere, auſſi bien que du jeu. Son plus grand plaiſir eſtoit de monter quelque beau cheval d'Eſpagne, de lire quelque livre, ou de voir & de conſiderer ſes médailles, ſes agates, ſes cornalines & autres pierres gravées, dont il avoit un tres-beau recüeil, qui eſt au-

jourd'huy dans le cabinet du Roy d'Eſpagne. Comme il peignoit tout d'aprés nature, & qu'il avoit ſouvent occaſion de peindre des chevaux, il en avoit dans ſon écurie des plus beaux & des plus propres à peindre.

Quoy-qu'il fut fort attaché à ſon Art, il ménageoit neanmoins ſon tems de maniére, qu'il en donnoit toujours quelque partie à l'eſtude des belles lettres, c'eſt à dire de l'Hiſtoire & des Poëtes Latins qu'il poſſedoit parfaitement, & dont la Langue luy eſtoit fort familiére auſſi bien que l'Italienne, comme on en peut juger par les obſervations manuſcrites qu'il a faites ſur la Peinture, où il a rapporté quelques endroits de Virgile & d'autres Poëtes qui faiſoient à ſon ſujet. De ſorte qu'il ne faut pas s'étonner s'il avoit tant d'abondan-

ce dans ſes penſées, tant de richeſſes dans ſes inventions, tant d'érudition & de netteté dans ſes Tableaux allégoriques, & s'il dévelopoit ſi bien ſes ſujets n'y faiſant entrer que les choſes qui y eſtoient propres & particuliéres; d'où vient qu'ayant une parfaite connoiſſance de l'action qu'il vouloit repreſenter, il y entroit plus avant & l'animoit davantage; mais toujours dans le caractére de la nature.

Il viſitoit rarement ſes amis; mais il recevoit ſi bien ceux qui le venoient voir, qu'outre tous les Curieux & les perſonnes de lettres, il ne paſſoit point d'étranger par la Ville d'Anvers de quelque qualité qu'il fuſt qui n'allaſt chez luy, autant pour ſa perſonne que pour voir ſon cabinet, qui étoit un des plus beaux de l'Europe. Le Prince Sigiſmond

de Pologne entr'autres, & l'Infante Isabelle, luy firent cét honneur en revenant du siége de Breda.

S'il faisoit peu de visites, il avoit ses raisons pour cela ; mais il n'en avoit jamais pour se dispenser d'aller voir les Ouvrages des Peintres qui l'en avoient prié, ausquels il disoit son sentiment avec une bonté de pére, prenant quelquefois la peine de retoucher leurs Tableaux.

Il ne blâmoit jamais aucun Ouvrage, & trouvoit du beau dans toutes les maniéres. Quoy-qu'il eût dessiné & copié beaucoup de choses en Italie & ailleurs, & qu'il eût un grand nombre de belles Estampes & de Médailles Antiques, il ne laissoit pas d'entretenir de jeunes-hommes à Rome & dans la Lombardie, qui luy dessinoient tout ce qu'il y avoit de plus beau, dont il se servoit en-

ſuite ſelon l'occaſion pour exciter ſa veine & pour échauffer ſon génie.

Ayant fait deſſein ſur ſes derniéres années de chercher dans la vie une tranquillité plus grande encore que celle dont il joüiſſoit, il acheta la terre de Steen, ſituée entre Bruxelles & Malines, où il ſe retiroit quelquefois en ſolitude, & où il ſe plaiſoit à peindre des païſages d'aprés le Naturel, l'aſſiette de ce païs eſtant agréable & meſlée de prairies & de montagnes.

Ce n'eſt point aſſez d'avoir une ſimple pratique pour étudier de la maniére qu'il a fait en Italie, il faut encore eſtre ſavant & capable d'une profonde ſpéculation, ayant accompagné quantité de deſſins qu'il a faits à la plume, de raiſonnemens & de citations d'Auteurs. J'en

ay veu un Livre de ſa main de cette maniére, où les démonſtrations & les diſcours eſtoient enſemble. Il y avoit des obſervations ſur l'Optique, ſur les lumiéres & les ombres, ſur les proportions, ſur l'Anatomie & ſur l'Architecture, avec une recherche tres-curieuſe des principales paſſions de l'ame, & des actions tirées de quelques deſcriptions qu'en ont fait les Poëtes, avec des démonſtrations à la plume d'aprés les meilleurs Maiſtres, & principalement d'aprés Raphaël, pour faire valoir la Peinture des uns par la Poëſie des autres (ſoit que ces habiles Peintres euſſent travaillé par principe, ou ſeulement par la bonté de leur génie.) Il y a des batailles, des tempeſtes, des jeux, des amours, des ſupplices, des morts différentes, & d'au-

tres ſemblables paſſions & événemens, dont il s'en voyoit auſſi quelques-uns qu'il avoit deſſinez d'aprés l'Antique.

Il avoit une ſi grande habitude dans toutes les parties de ſon Art, qu'il avoit auſſi-toſt peint que deſſiné ; d'où vient que l'on voit preſqu'autant de petits Tableaux de ſa main qu'il en a faits de grands, dont ils ſont les premieres penſées & les Eſquiſſes : Et de ces Eſquiſſes il y en a de fort legers & d'autres aſſez finis, ſelon qu'il poſſedoit plus ou moins ce qu'il avoit à faire, ou qu'il eſtoit en humeur de travailler. Il y en a meſme qui luy ſervoient comme d'Original, & où il avoit étudié d'aprés Nature les objets qu'il devoit repreſenter dans le grand Ouvrage, où il changeoit ſeulement ſelon qu'il le trouvoit à

propos. Aprés cela ne soyez pas estonné du nombre presque infini de ses Tableaux, & si je vous dis que nonostant les grandes affaires ausquelles il estoit obligé de vaquer, jamais Peintre n'a produit tant d'Ouvrages. Nous en voyons la plus grande partie en Estampes, dont les meilleures ont esté gravées sous sa conduite par Paul du Pont, Luc Wostremans, Bolsvert & Pietre de Jode tous quatre excellens Ouvriers.

Enfin, aprés avoir vescu si utilement pour son Prince & pour sa patrie, & si glorieusement pour luy-mesme, il mourut en 1640. âgé de 64 ans, & fut enterré à l'Eglise saint Jacques d'Anvers, dans laquelle sa veuve & ses enfans ont fait bastir en sa memoire une Chapelle où ils ont fait mettre cette Epitaphe.

D. O. M.

Petrus Paulus Rubenius Eques,
Joannis hujus urbis Senatoris
filius, Steini Toparcha
H. S. E.

*Qui inter cateras, quibus ad miraculum,*
*Excelluit doctrina Historia prisca*
*Omniumque bonarū Artiū & Elegantiarū dotes,*
*Non sui tantum saculi,*
*Sed & omnis avi,*
*Appelles dici meruit;*
*Atque ad Regum Principumque virorū amicitias*
*Gradum sibi fecit.*
*A Philippo IV. Hispanniarum Indiarumque Rege*
*Inter sanctioris Consilii scribas adscitus;*
*Et ad Carolum Magna Britannia Regem,*
*Anno* CIↃ. IↃC. XXIX. *delegatus*
*Pacis inter eosdem Principes mox initæ*
*Fundamenta faliciter posuit*

*Obiit anno sal.* CIↃ. IↃC. XL. *Ætatis* LXIV.

*Domina Helena Formentia vidua ac Liberi,*
*Sacellum hoc Aramque ac Tabulam Deiparæ*
*cultui consecratam, Memoriæ Rubenianæ*
*L. M. poni dedicarique curarunt.*

R. I. P.

# DIALOGUE

SUR

# LE COLORIS.

A PARIS,
Chez NICOLAS LANGLOIS, ruë Saint Jacques, à la Victoire.

M. DC. XCIX.
*AVEC PRIVILEGE DU ROI.*

# DIALOGUE
## SUR
# LE COLORIS.

PAMPHILE & Damon sortant il y a quelques jours de l'Academie de Peinture, & ne sçachant que faire pour employer le reste de l'apresdinée, s'aviserent de me venir voir: Et comme ce sont gens de merite, qui ayment les Arts, & qui s'y connoissent tres-bien, je crû ne pouvoir mieux reconnoître leur civilité, qu'en leur faisant voir quelques Tableaux & quelques autres curiositez que j'avois receuës de Rome le jour precedent. Je leur montray donc d'abord cinq ou six Tableaux de mediocre grandeur qu'ils trouverent fort à

leur gré ; & apres avoir fait retourner une grande Baccanale qu'un habile homme m'avoit copiée d'apres le Titien: Voila, s'écria bruſquement Damon, le ſujet de noſtre querelle ; & ſe tournant vers Pamphile : Hé bien, dit-il, voila dequoy vous ſatisfaire, puiſque vous aimez tant le beau Coloris.

Il eſt vray, dit Pamphile, que je ſuis ſenſiblement touché des beautez que je voy dans ce Tableau, & que j'ay fort ſur le cœur, que la pluſpart des Peintres ne veüillent pas ſeulement taſcher de les découvrir pour les mettre en pratique.

Ne ſçaurois-je eſtre arbitre de vostre different, interrompis-je, & quelle eſt donc cette querelle?

Nous ſortons de l'Academie de Peinture, reprit Pamphile, & chemin faiſant, nous nous entretenions Damon & moy des choſes qui ſe ſont dites dans la Conference.

Je me doutay auſſi toſt, puiſque

mon Tableau du Titien avoit donné lieu de réveiller la querelle, qu'on avoit parlé du Coloris. Je les priay de me faire part de ce qu'ils avoient oüi dans cette Conference, (ce qu'ils voulurent bien m'accorder) : & pour les y engager davantage, je les retins à souper. Cependant nous achevâmes de voir les nouveautez qui m'étoient venuës. A table nous ne parlâmes que de nouvelles ; & nous étant ensuite approchez du feu, je les remis sur les voyes, les faisant souvenir de ce qu'ils m'avoient promis. Damon dit d'abord que pour me faire tout entendre & me donner plus de plaisir, il faloit reprendre la chose dés son commencement ; qu'il interrogeroit Pamphile, s'il le vouloit bien, & qu'il luy feroit toutes les objections qui luy viendroient dans l'esprit contre le merite du Coloris dont on avoit parlé à l'Academie ; car Pamphile aymoit extremement cette par-

tie de la Peinture. Je leur témoignay que cela seroit le mieux du monde ; Pamphile y consentit, & Damon regardant Pamphile commença en cette sorte.

Souffrez, dit-il, avant toutes choses que je vous demande ce que vous appellez Coloris ?

C'est, répondit Pamphile, une des parties de la Peinture, par laquelle le Peintre sçait imiter la couleur de tous les objets naturels, & distribuer aux artificiels celle qui leur est la plus avantageuse pour tromper la veuë.

Et qu'appellez vous, Couleur, continua Damon ?

Pour vous répondre en Peintre, dit Pamphile, & laisser là les disputes des Philosophes, sçavoir si c'est quelque chose de réel, ou si c'est seulement la refraction de la lumiere avec la modification du corps coloré ; je vous diray que la Couleur est ce qui rend les objets sensibles à la vûë.

Or comme les Peintres doivent considerer deux sortes d'objets ; le naturel ou celuy qui est veritable ; & l'artificiel ou celuy qui est peint ; ils doivent aussi considerer deux sortes de Couleurs, la naturelle & l'artificielle. La couleur naturelle est celle qui nous rend actuellement visibles tous les objets qui sont dans la nature ; & l'artificielle est une matiere dont les Peintres se servent pour imiter ces mesmes objets : c'est dans ce sens-là que l'on peut appeller artificielles les Couleurs qui sont sur la palette du Peintre, d'autant que ce n'est que par l'artifice de leur mélange que l'on peut imiter la couleur des objets naturels. Le Peintre doit avoir une parfaite connoissance de ces deux sortes de Couleurs : de la naturelle, afin qu'il sçache ce qu'il doit imiter ; & de l'artificielle, pour en faire une composition & une teinte capable de representer parfaitement la Couleur

naturelle. Il faut qu'il sçache encore, que dans la Couleur naturelle, il y a la Couleur veritable de l'objet, la Couleur reflechie, & la Couleur de la lumiere ; & parmy les Couleurs artificielles, il doit connoître celles qui ont amitié ensemble (pour ainsi dire) & celles qui ont antipathie ; il en doit sçavoir les valeurs separement, & par comparaison des unes aux autres.

Mais que sert-il, reprit Damon, de sçavoir cette amitié & cette antipathie des Couleurs ; puisqu'il n'y a qu'à imiter par le mélange des Couleurs artificielles celles qui sont naturelles à l'objet qui est devant nos yeux.

La nature, reprit Pamphile, n'est pas toûjours bonne à imiter ; il faut que le Peintre la choisisse selon les regles de son Art ; & s'il ne la trouve pas telle qu'il la cherche, il faut qu'il corrige celle qui luy est presente. Et de mesme que celuy qui dessine n'i-

mite pas tout ce qu'il voit dans un modele defectueux, & qu'au contraire, il change en des proportions & des contours avantageux les défauts qu'il y trouve : ainſi le Peintre ne doit pas imiter toutes les couleurs qui ſe preſentent indifferemment, il ne doit choiſir que celles qui luy conviennent, auſquelles ( s'il le juge à propos ) il en ajoûte d'autres qui puiſſent produire un effet tel qu'il l'imagine pour la beauté de ſon Ouvrage : il ſonge non-ſeulement à rendre ſes objets en particulier beaux, naturels & veritables : mais encore il a ſoin de l'union du Tout-enſemble : tantoſt il diminuë de la vivacité du Naturel, & tantoſt il encherit ſur l'éclat & ſur la force des couleurs qu'il y trouve.

Je ſçay bien, dit Damon, qu'on doit corriger les défauts du Naturel ; mais je ne croyois pas que cela allaſt juſqu'à donner plus de vivacité & plus

de force qu'il n'y en paroiſt lorſque le Peintre l'imite.

Mais que diriez-vous, repliqua Pamphile, ſi l'on vous faiſoit connoître que cette force & cette vivacité, dont vous parlez, ne ſont que pour imiter plus parfaitement la Nature? & que les Tableaux où cela ne ſe trouve pas ſont foibles. Il faut donc pour vous ſatisfaire que vous faſſiez reflexion, Qu'un Tableau eſt une ſuperficie plate, Que les couleurs n'ont plus leur premiere fraîcheur quelque temps aprés qu'elles ſont employées, Qu'enfin la diſtance du Tableau luy fait perdre de ſon éclat & de ſa force; & qu'ainſi il eſt impoſſible de ſuppléer à ces trois choſes ſans artifice. Un habile Peintre ne doit point eſtre eſclave de la Nature, il en doit eſtre Arbitre, & judicieux imitateur: & pourvû qu'un Tableau faſſe ſon effet, & qu'il impoſe agreablement aux yeux, c'eſt tout ce qu'on en peut attendre.

Je voy bien, dit Damon, que vous voulez que le Peintre ne laisse rien échapper de tout ce qui est de plus avantageux dans son Art.

Non sans doute, repartit Pamphile, & vous sçavez bien qu'un Tableau ne peut estre parfait, si l'une des parties de la Peinture y manque; & qu'un Peintre n'est pas habile en son Art, s'il ignore quelqu'une des parties qui le composent. Je blâmeray donc également un Peintre pour avoir negligé le Coloris, comme pour n'avoir pas disposé ses figures aussi avantageusement qu'il le pouvoit faire, ou pour les avoir mal dessinées.

Il est certain, reprit Damon, qu'un Ouvrage n'est jamais parfait quand il y manque quelque chose : mais voudriez-vous que le Coloris fust une partie aussi necessaire à la Peinture que le Dessein?

En doutez-vous? dit Pamphile, ne sçavez-vous pas que vous detruisez le tout si vous en retranchez une par-

tie, principalement quand elle est aussi essentielle à son tout, comme est celle du Coloris à l'Art de Peinture.

Je juge assez, reprit Damon, que vous voulez dire que tous les objets ne tombant sous la veuë que par la Couleur, & n'estant distinguez les uns des autres que par là, ils doivent estre imitez par leur Couleur aussi bien que par leur forme exterieure j'en tombe d'accord. Mais que me répondrez vous quand je vous feray voir des Tableaux de Polidore de Caravage qui passent pour de tres-beaux Ouvrages de Peinture, quoy qu'ils ne soient peints que d'une mesme Couleur de clair-obscur?

Il est vray, dit Pamphile, que ce sont de tres-beaux Tableaux; mais il est vray aussi que ce ne sont point de veritables Ouvrages de Peinture, & qu'ils sont fort éloignez de tromper la veuë; car vous tombez vous-mesme d'accord que pour imiter la Nature, il faut l'imiter comme elle nous

paroiſt, & qu'elle ne paroiſt à nos yeux que ſous les apparences de la Couleur.

Mais, pourſuivit Damon, quoy que l'Ouvrage ne ſoit que d'une meſme couleur, s'il eſt tellement bien conduit de lumiere & d'ombre, qu'il ſemble que ce ſoit un Ouvrage de Sculpture, qu'aurez-vous à dire?

Je diray pour lors que rien n'y manque, repliqua Pamphile, & que c'eſt un veritable Ouvrage de Peinture, puis qu'il imitera par le Deſſein & par la Couleur l'ouvrage de Sculpture que vous ſuppoſez. La beauté du Coloris ne conſiſte pas dans une bigarure de couleurs differentes: mais dans leur juſte diſtribution, en ſorte que les objets qui ſont peints ayent la même Couleur que les veritables; que la pierre peinte, par exemple, reſſemble à la pierre naturelle, que les carnations paroiſſent de veritables chairs: Et enfin que non ſeulement chaque objet particulier repre-

ſente parfaitement la Couleur de ceux qu'il imite ; mais que tous enſemble faſſent une agreable union dans tout le Tableau.

Puiſque nous en ſommes ſur les ouvrages de clair-obſcur, interrompit Damon, dites-moy, je vous prie, ſous quelle partie de la Peinture eſt compriſe l'intelligence des lumieres, & des ombres ?

Sous le Coloris, répondit Pamphile ; puiſque dans la Nature la lumiere & la Couleur ſont inſéparables ; que par tout où il y a de la lumiere, il y a de la Couleur ; & par tout où vous trouverez de la Couleur vous y trouverez auſſi de la lumiere. Ainſi le Coloris comprend deux choſes, la couleur locale & le clair-obſcur. La couleur locale eſt celle qui eſt naturelle à chaque objet, & que le Peintre doit faire valoir par la comparaiſon, & cette induſtrie comprend encore la connoiſſance de la nature des couleurs : c'eſt-à-dire de leur union, & de leur antipathie.

Et le clair-obſcur eſt l'art de diſtribuer avantageuſement les lumieres & les ombres, non ſeulement ſur les objets particuliers, mais encore ſur le general du Tableau. Cet artifice, qui n'a été connu que d'un petit nombre de Peintres eſt le plus puiſſant moyen de faire valoir les couleurs locales, & toute la compoſition d'un Tableau.

Je le croy comme vous, reprit Damon, & je ſuis perſuadé qu'un Peintre eſt fort avancé dans la partie du Coloris quand il entend bien les lumieres : neanmoins ce qui pourroit faire croire que cette intelligence dépendroit du Deſſein, c'eſt qu'on appelle Deſſein un ouvrage de blanc-&-noir, où les lumieres & les ombres ſont obſervées: & j'en ay vû pluſieurs de la main de Rubens de cette maniere qui faiſoient un effet merveilleux, & qu'on ne nommoit point autrement.

C'eſt auſſi de cette maniere qu'ils

doivent être nommez, dit Pamphile; puiſque c'eſt l'uſage, & que nous n'avons pas d'autres termes pour nous expliquer. Mais le nom de Deſſein qu'on leur donne n'eſt pas celuy qui convient à l'une des parties de la Peinture. Le Deſſein eſt fort équivoque & ſe prend de differentes façons, qu'on peut reduire à trois, comme a fait M. Felibien dans ſes Entretiens ſur les vies des Peintres. L'on appelle Deſſein, la volonté de faire ou de dire quelque choſe, & c'eſt dans ce ſens-là qu'on dit, Un tel eſt venu à bon ou à mauvais deſſein. L'on appelle encore Deſſein la penſée d'un Tableau que le Peintre met au dehors ſur du papier ou ſur de la toile pour juger de l'effet de l'Ouvrage qu'il medite; & de cette maniere l'on peut appeller du nom de Deſſein non ſeulement un eſquiſſe: mais encore un Ouvrage bien entendu de lumieres & d'ombres, ou même un Tableau bien colorié. C'eſt de cette ſorte que

Rubens faisoit presque tous ses Dessseins, & de la maniere qu'ont été faits ceux dont vous parlez. Enfin l'on appelle Dessein, les justes mesures, les proportions & les formes exterieures que doivent avoir les objets qui sont imitez d'aprés la Nature. Et c'est de cette derniere sorte que l'on entend le Dessein qui fait une des parties de la Peinture. Ainsi lors qu'on ajoûte aux contours les lumieres & les les ombres, on ne le peut faire sans le blanc & le noir, qui sont deux des principales Couleurs dont le Peintre a coûtume de se servir, & dont l'intelligence est compriſe sous celle de toutes les Couleurs, laquelle n'est autre chose que le Coloris.

Pensez-vous, reprit Damon, que tout le monde veuïlle convenir, que la partie de la Peinture qu'on appelle Dessein, soit seulement les proportions & les concours?

Il faut bien en convenir vrayment, dit Pamphile.

Et que diriez vous, continua Damon, si quelqu'un vous soûtenoit que c'est aussi cette seconde sorte de Dessein que vous venez de définir; c'est à dire la pensée d'un plus grand Tableau que l'on médite; soit que cette pensée ne fust qu'un leger crayon, ou bien qu'on la visť exprimée par le clair obscur, & par toutes les Couleurs qui doivent entrer dans le grand Ouvrage dont elle est l'essay & le racourcy?

Alors, repliqua Pamphile, je dirois que le Dessein ne seroit plus une des parties de la Peinture; mais qu'il en seroit le tout: puis qu'il contiendroit non seulement les lumieres & les ombres, mais aussi le Coloris & l'Invention mesme: Et pour lors il faudroit toûjours convenir de nouveaux termes, & demander à ce quelqu'un que vous supposez, comment il voudroit que l'on appellast la partie du Dessein, laquelle trouve les objets qui composent une Histoire,

re, & comment il voudroit encore qu'on nommaſt cette autre partie du Deſſein qui diſtribuë les Couleurs, les Lumieres & les Ombres. Ainſi vous voyez qu'il n'importe pas de quelle façon l'on appelle les choſes pourvû que l'on s'entende & que l'on convienne de leur nom; c'eſt un point, comme vous ſçavez, dont il ne faut jamais diſputer.

Je croy, dit Damon, que ſans ſe mettre dans l'embarras de chercher de nouveaux termes auſquels on auroit de la peine à s'accoûtumer, il vaut mieux s'en tenir à ceux dont on eſt convenu depuis long-temps. Mais tandis qu'il m'en ſouvient, je ne veux pas vous laiſſer paſſer la raiſon que vous avez donnée, pour prouver que l'intelligence des lumieres dépendoit du Coloris: c'eſt, dites-vous, parceque dans la nature l'une eſt inſéparable de l'autre. Et ne peut-on pas dire la meſme choſe du Deſſein, puiſque ſans lumiere l'œil ne ſçauroit voir pa-

reillement dans la nature, les contours ny les proportions des figures.

N'avez-vous point oüi parler, dit Pamphile, d'un certain Sculpteur aveugle, qui faisoit des portraits de cire fort ressemblans?

Non-seulement j'en ay oüi parler; reprit Damon, mais je l'ay veu à Rome, & je me suis entretenu plusieurs fois avec luy. Il estoit de Cambassi dans la Toscane. C'estoit un homme fort bien fait, de belle taille, & qui paroissoit âgé d'environ 50. ans; il avoit beaucoup d'esprit & de bon sens, aymant à parler, & disant agreablement les choses. Un jour entr'autres l'ayant rencontré dans le Palais Justinien qu'il copioit une statuë de Minerve, je pris occasion de luy demander s'il ne voyoit pas un peu, pour copier aussi juste qu'il faisoit? Je ne voy rien, me dit-il, & mes yeux sont au bout de mes doigts. Mais encore, luy dis je, comment est-il pos-

sible que ne voyant goûte du tout, vous fassiez de si belles choses ? Je taste, dit-il, mon Original, j'en examine attentivement les dimensions, les éminences & les cavitez, je tasche de les retenir dans ma memoire, puis-je porte la main sur ma cire, & par la comparaison que je fais de l'un à l'autre, portant & rapportant ainsi plusieurs fois la main, je termine le mieux que je puis mon Ouvrage. En effet, il n'y a nulle apparence qu'il eust aucun usage de la veuë, puisque le Duc de Bracciane, pour éprouver ce qui en estoit, luy fit faire son portrait dans une cave fort obscure, & que ce portrait fut trouvé tres-bien & tres ressemblant. Mais quoyque cet Ouvrage fust admiré de tous ceux qui le voyoient, on ne laissa pas d'objecter à l'ouvrier que la barbe du Duc estoit un grand avantage pour le faire ressembler, & qu'il n'auroit pas cette mesme facilité s'il luy faloit imiter un visage sans barbe. Hé bien,

dit-il, qu'on m'en donne un autre. On luy proposa de faire le portrait de l'une des Demoiselles de la Duchesse; il l'entreprit, & le fit tres-ressemblant. J'ay encore vû de la main de ce Sculpteur le portrait du feu Roy d'Angleterre, & celuy du Pape Urbain VIII. tous deux copiez d'aprés le marbre tres-finis & tres-ressemblans.

Sans aller plus loin, interrompit Pamphile, nous avons à Paris un portrait de sa main.

N'est ce pas celuy de feu M. Hesselin, repliqua Damon.

Celuy-là mesme, reprit Pamphile, & M. Hesselin en fut si content, & trouva la chose si merveilleuse, qu'il pria cet illustre aveugle de vouloir bien se laisser peindre pour emporter son portrait en France, & pour y conserver sa memoire. J'ay vû autrefois ce portrait, & je m'apperceus en le regardant, que le Peintre luy avoit mis un œil à chaque bout de doigt.

pour faire voir que ceux qu'il avoit ailleurs, luy estoient tout à fait inutiles. Enfin, vous voyez par là, continua Pamphile, qu'il n'est pas toûjours necessaire pour juger des contours que l'œil les voye, c'est assez que les mains puissent les toucher. En effet, il n'y a personne qui dans la plus grande obscurité, ne sente les contours d'un homme ou d'une statuë, & ne juge des éminences & des cavitez en y portant seulement la main : au lieu qu'il est impossible de voir aucune Couleur ny d'en juger sans Lumiere.

Il en faut tomber d'accord, reprit Damon, mais vous voyez aussi par l'histoire de cet Aveugle que son Art qui est tout dans le Dessein, luy avoit donné moyen de satisfaire son esprit, & de se consoler en quelque façon de la perte qu'il avoit faite d'un sens aussi pretieux qu'est celuy de la veuë : & que s'il avoit esté Peintre, il auroit esté privé de cette consolation.

C'eſt, repartit Pamphile, que la Couleur & la Lumiere ne ſont l'objet que de la veuë, & que le Deſſein l'eſt encore du toucher, comme je vous l'ay déja dit. Je vous avouë que la pureté & la delicateſſe du Deſſein eſt un grand charme pour moy; mais vous m'avoüerez auſſi que ſans le Coloris qui eſt l'autre partie eſſentielle de l'Art, le contour ne ſçauroit repreſenter aucun objet comme nous le voyons dans la Nature.

Je m'eſtois imaginé, pourſuivit Damon, que le Coloris n'eſtoit dans la Peinture qu'une partie integrante (comme appellent les Philoſophes) & qui rend le tout plus entier & plus parfait : de la meſme ſorte que l'on conſidere un bras ou une jambe, ou quelqu'autre partie ſans laquelle l'homme ne laiſſe pas d'eſtre homme quoy qu'il ſoit moins entier & moins parfait : & qu'ainſi ſans le Coloris un Tableau ne laiſſoit pas d'eſtre un ouvrage de Peinture; mais un ouvra-

ge de Peintre moins parfait.

Je voy bien, dit Pamphile, que vous n'avez jamais fait reflexion sur ce que c'est que Peinture, & que vous ne sçavez pas qu'on la définit, *Un Art qui par le moyen de la forme exterieure & des Couleurs, imite sur une superficie plate, tous les objets qui tombent sous le sens de la veuë.* Cette définition est juste, ce me semble; puis qu'elle donne une idée parfaite de la Peinture, & qu'elle la distingue de tous les autres Arts.

Je vous avoüe, dit Damon, que je n'y avois jamais bien pensé.

Hé bien, si vous y prenez garde, dit Pamphile, vous verrez que le Coloris est non seulement une partie essentielle de la Peinture; mais encore qu'il est sa difference; & par consequent la partie qui fait le Peintre; de mesme que la raison qui est la difference de l'homme est ce qui fait l'homme.

Et que deviendra le Dessein, reprit Damon?

Le Deſſein, repliqua Pamphile, tient fort bien ſa place : puiſque c'eſt une partie eſſentielle de la Peinture, & ſans laquelle la Peinture ne peut ſubſiſter non plus que le Coloris.

Enfin, vous voulez, dit Damon, que le Deſſein ſoit le genre de la Peinture, & le Coloris ſa difference?

Cela meſme, répondit Pamphile; car le genre, comme vous ſçavez, ſe communique à pluſieurs eſpeces, & c'eſt pour cela qu'il eſt moins noble que la difference qui eſt un bien propre à ſa ſeule eſpece. Et c'eſt ainſi que le degré d'animal qui eſt le genre de l'homme, ſe communique indifferemment à l'homme & à la beſte; & que le degré de raiſonnable qui eſt la difference de l'homme, ne ſe communique qu'à l'homme ſeul.

A quels autres Arts, reprit Damon, voulez-vous que le Deſſein ſe communique?

A la Sculpture, répondit Pamphile,

le, à la Graveure, à l'Architecture, & aux autres Arts qui donnent des mesures & des proportions.

Mais le Dessein du Sculpteur, repliqua Damon, n'est pas le mesme que celuy du Peintre ; car l'un est Geometral, & l'autre Perspectif.

Je vous répons premierement, dit Pamphile, que la maniere differente de se communiquer, n'empesche pas que la chose ne se communique. Secondement, il est certain que le Dessein du Sculpteur & celuy du Peintre est le mesme essentiellement, que l'un & l'autre sont fondez sur des proportions certaines, & que ce qui est en Perspective se peut mesurer comme ce qui est Geometral: & enfin, il est constant que les Sculpteurs se servent de Perspective dans leurs Bas-reliefs, comme les Peintres font dans leurs Tableaux.

Je conviens, dit Damon, que le Dessein se communique à plusieurs sortes d'Arts : mais ne pourroit-on

pas vous dire que la Couleur se communique aussi de la mesme maniere, & que les Tapissiers & les Teinturiers s'en servent aussi bien que les Peintres.

Pour l'ouvrage des Tapissiers, repliqua Pamphile, je ne trouve pas qu'il soit different de celuy des Peintres; les Tapissiers representent comme les Peintres, les Couleurs & les formes qui sont dans la Nature. Leurs Couleurs sont attachées aux laines, & celles des Peintres aux terres ou aux mineraux qu'ils employent: & cette difference de matiere, comme vous sçavez, n'est jamais essentielle. Pour l'objection des Teinturiers; vous pouviez bien vous passer de me la faire, & de mettre en compromis les Peintres avec les Teinturiers: neanmoins il faut vous satisfaire. Il est vray que les Teinturiers entendent quelque chose aux Couleurs; mais non pas au Coloris dont il est icy question. L'on appelle souvent du

nom de Couleur la partie de Peinture qui s'appelle Coloris, l'uſage en eſt aſſez ordinaire, & cette équivoque vous a fait faire l'objection des Teinturiers : Cependant, il y a grande difference entre Couleur & Coloris, & je vous ay fait voir que le Coloris n'eſtoit point, ny le blanc, ny le noir, ny le jaune, ny le bleu, ny aucune autre Couleur ſemblable : mais que c'eſtoit l'intelligence de ces meſmes Couleurs dont le Peintre ſe ſert pour imiter les objets naturels : ce que n'ont pas les Teinturiers.

Cependant, reprit Damon, vous m'avoüerez que le Deſſein eſt le fondement du Coloris, qu'il le ſoûtient, que le Coloris en dépend, au lieu qu'il ne dépend pas du Coloris ; puiſque le Deſſein peut ſubſiſter ſans le Coloris, & que le Coloris ne peut ſubſiſter ſans le Deſſein.

Quand tout cela ſeroit, dit Pamphile, quelle conſequence en voudriez-vous tirer ?

Que le Dessein, reprit Damon, est plus necessaire, plus considerable & plus noble que le Coloris.

Vous ne prenez pas garde, continua Pamphile, que tout ce que vous croyez dire en faveur du Dessein ne conclud rien d'avantageux pour luy au préjudice du Coloris. Au contraire, vous faites voir par là que le Dessein tout seul est quelque chose d'imparfait à l'égard de la Peinture : Car le Dessein n'est le fondement du Coloris & ne subsiste avant luy que pour en recevoir toute sa perfection ; & il n'est pas surprenant que ce qui reçoit ait son estre, & subsiste avant ce qui doit estre receu. Il en est ainsi de toutes les matieres, qui doivent estre disposées avant que de recevoir leur perfection des formes substantielles. Le corps de l'homme, par exemple, doit estre entierement formé & organisé avant que l'ame y soit receuë. Et c'est avec cet ordre que Dieu fit le premier homme ; il prit de la ter-

re ; il en forma un corps, il y mit toutes les dispositions necessaires ; puis il crea l'ame qu'il y infusa pour le perfectionner, & pour en faire un homme. Ce corps ne dépendoit point de l'ame pour subsister ; puis qu'il estoit avant l'ame : Cependant vous ne voudriez pas soûtenir que le corps fust la partie de l'homme la plus noble & la plus considerable. La Nature commence toûjours par les choses les moins parfaites & par consequent l'Art qui en est l'imitateur ; ainsi l'on ébauche avant que de finir.

A l'égard d'estre plus ou moins necessaire, je vous ay déja dit que pour faire un tout, les parties sont également necessaires ; il n'y a point d'homme si l'ame n'est jointe au corps ; aussi n'y a-t il point de Peinture si le Coloris n'est joint au Dessein.

Je veux bien vous avoüer, reprit Damon, que le Coloris est aussi necessaire à la Peinture que le Dessein :

mais il faut auſſi que vous m'accordiez que celuy-cy eſt plus neceſſaire pour le Peintre.

Oüy pour le Peintre, répondit Pamphile, qui veut expedier quantité d'ouvrages ſans ſe mettre en peine de les achever, ny de ſatisfaire pleinement les yeux. Je vous avoüeray encore qu'il luy eſt plus neceſſaire, c'eſt à dire, plus utile que le Coloris, en ce qu'il y a beaucoup plus d'occaſions de s'en ſervir que du Coloris. C'eſt un inſtrument dont on a beſoin en toutes rencontres dans la pluſpart des Arts: & par rapport à cette grande utilité, je l'eſtimeray avec vous davantage que le Coloris, de la meſme maniere que j'eſtimerois beaucoup plus un gros diamant qu'une plante, quoy que la moindre de toutes les plantes ſoit plus noble & plus eſtimable en elle-meſme, que toutes les pierres precieuſes enſemble.

Tout le monde court à l'utile, repartit Damon en riant, & d'abord

on enviſage les choſes par ce côté-là. Ne vous étonnez donc pas ſi le Deſſein eſtant plus d'uſage & par conſequent plus utile dans le monde, on l'eſtime generalement davantage. Mais avec tout cela, je ne ſçaurois m'empeſcher de vous dire ingenuëment, que je trouve dans le beau Deſſein une nobleſſe qui me charme.

Je ſuis de bonne foy là-deſſus, dit Pamphile, & je croy que le beau Deſſein doit charmer un eſprit bien fait; d'autant plus qu'il exprime une partie des mouvemens de l'ame qui luy tiennent lieu de Couleur, & luy donnent une eſpece de vie tres-agreable. Mais en tout cela, il n'y a rien que le Sculpteur ne puiſſe faire; & ces choſes conſiderées par rapport à un ouvrage de Peinture, demeureront toûjours imparfaites ſans le ſecours du Coloris, lequel met le Peintre au deſſus du Sculpteur, & fait que les objets peints reſſemblent plus parfaitement aux veritables?

Vous dites, repartit Damon, que le beau Deſſein charme l'eſprit ; & n'y a-t-il pas plus d'avantage à charmer l'eſprit que les yeux ?

Lorſque le beau Deſſein, repliqua Pamphile, charme les yeux de l'eſprit, ce n'eſt que par ceux du corps, pour leſquels la Peinture eſt faite immediatement.

Si vous aviez des Tableaux à choiſir, interrompis-je, leſquels prendriez-vous, ou ceux qui ſont mieux Deſſinez que Coloriez, ou ceux qui ſont mieux Coloriez que Deſſinez ?

Vous pouvez bien croire, me répondit Pamphile, qu'aprés ce que j'ay dit du Coloris à l'égard d'un ouvrage de Peinture, je dois preferer les Tableaux où la Couleur ſera mieux entenduë, pourveu que le Deſſein n'y ſoit point trop mal. La raiſon de cela eſt, que le Deſſein ſe trouve ailleurs que dans les Tableaux : il ſe rencontre dans les Eſtampes, dans les Statuës & dans les Bas-reliefs, ſans

compter qu'il se trouve encore dans la Nature mesme: Mais une belle intelligence de Couleurs ne se trouve que dans un tres-petit nombre de Tableaux. Ainsi supposé que je vouluſſe faire Cabinet, j'y ferois entrer de toutes sortes de Tableaux où je verrois de la beauté dans quelque partie que ce soit: mais je préfererois toûjours ceux du Titien aux autres, pour la raison que je viens de vous dire.

Et lequel de ces deux Peintres aimeriez-vous mieux estre, continuay-je, de Raphaël ou du Titien?

Vous m'embaraſſez fort, repondit Pamphile; attendez que j'y pense un peu.

Je ne croyois pas, repris-je, que vous dûſſiez balancer de cette sorte, aprés ce que je viens de vous entendre dire.

J'aimerois mieux estre Raphaël, continua Pamphile, & j'estime que le Titien est un plus grand Peintre.

Je vous entends bien, luy dis-je,

c'eſt à-dire, que Raphaël avec la correction de ſon Deſſein, avoit pluſieurs autres talens, & que tout cela enſemble vous plaiſt davantage que le Coloris du Titien.

Je vous avoüe, dit Pamphile, que je ſuis encore aſſez irreſolu : neantmoins la correction du Deſſein de Raphaël, l'élegance de ſes contours, ſa maniere de drapper, ſes expreſſions ſi touchantes, la facilité de ſon genie, ſes compoſitions nobles, riches & abondantes, la grandeur, la ſimplicité & la vray-ſemblance de ſes attitudes; enfin, les graces qu'il répandoit dans tous ſes ouvrages, me l'ont fait preferer au Titien.

Quoy au Titien, s'écria Damon, le plus grand Peintre, ſelon vous, qui ait jamais eſté & qui ſera peut-eſtre jamais.

Je vous l'avoüe, dit Pamphile, mais Raphaël, avec tous les avantages que je viens de vous dire, avoit encore celuy, d'eſtre entré ſur la fin de ſa vie

dans l'inteligence des Lumieres & des Ombres, & d'avoir déja fait un si grand progrés dans le Coloris, qu'il auroit bientost possedé cette partie dans sa derniere perfection. Ainsi je me persuade, si j'estois Raphaël, que dans peu de temps je serois encore le Titien.

Il semble, interrompis-je, que la plus part des Peintres ne sont gueres persuadez que le Coloris soit aussi necessaire que vous le dites; car leurs Ouvrages ne font pas extremement connoistre que cette partie leur plaise, ny qu'ils se mettent fort en peine de la pratiquer.

Comment voulez-vous, dit Pamphile, qu'ils la pratiquent, puis qu'ils ne la sçavent pas (je parle pour la plus part) & comment l'aimeront-ils, puis qu'ils ne l'ont jamais connuë?

Il est vray, luy dis-je, qu'ils s'attachent beaucoup plus au Dessein.

Je le veux croire, repartit Pam-

phile ; mais je ne voy pas que ce soit avec beaucoup de succés , puisque j'ay mesme lieu de douter qu'ils en sçachent tous les principes.

Comment pouvez-vous dire cela, reprit Damon , puis qu'on les voit dessiner avec tant de facilité d'aprés le Modele ?

Tant de facilité qu'il vous plaira, dit Pamphile , mais je vous assure que c'est bien tout ce qu'ils pourroient faire que de rendre raison de ce qu'ils dessinent.

Mais ils font ce qu'ils voyent, dit Damon.

Et s'ils ne sçavent ce qu'ils voyent, repliqua Pamphile.

Il faut bien qu'ils le sçachent vrayment, continua Damon , depuis le temps qu'ils dessinent.

Ils ne le sçavent pas, vous dis je, poursuivit Pamphile : car cette connoissance dépend en partie de l'Anatomie, & il y en a tres-peu qui la sçachent.

Je m'en eſtonne, repris-je, car cela n'eſt pas aprés tout ſi difficile, puis qu'il n'y a pas un petit Chirurgien qui n'en apprenne en un mois beaucoup plus qu'il n'en faut pour un Peintre

Cela eſt vray, dit Pamphile, & ſans faire reflexion que par l'Anatomie, ils abregeroient un grand nombre d'années qu'ils paſſent dans une aveugle pratique du Deſſein, ils s'en tiennent à une certaine routine dont il leur eſt impoſſible de rendre aucune raiſon Je tombe d'accord que pour eſtre habile Deſſinateur, il faut beaucoup de pratique : mais cette pratique ne ſert de rien, ſi elle n'eſt fondée ſur la ſpeculation Si vous vouliez aller à Rome, continua t il en me regardant, vous ne vous contenteriez pas de prendre un bon cheval, vous voudriez encore ſçavoir la diſtance des lieux & tous les chemins que vous auriez à tenir.

Il eſt vray, luy dis-je, que ſans ce-

la, je n'y arriverois que par le plus grand hazard du monde. Mais comment les Peintres n'inſtruiſent-ils pas leurs Eleves de cette ſcience? pourſuivis-je.

Il faut la bien ſçavoir pour la bien montrer, répondit Pamphile, & je ne voudrois pas eſtre garant de leur capacité ſur cela.

Tout au moins, repartis-je, devroient-ils en conſeiller l'étude, & faire connoiſtre ſa neceſſité.

Les mieux ſenſez, me dit-il, en uſent ainſi pour ſeconder les deſſeins du Roy, qui pour faire fleurir la Peinture dans ſon Royaume, y a établi une Academie de ce bel Art, & a voulu que parmy les Profeſſeurs qu'il y a gagez, il y en euſt un ſpecialement pour enſeigner l'Anatomie, ce qui eſt un avantage conſiderable pour les Peintres de noſtre Nation: pourveu toutefois que ce Profeſſeur ſoit Peintre, & qu'il ſçache accommoder l'Anatomie à la Peinture: car un Chi-

rurgien ſera plûtoſt capable de donner aux Peintres de l'averſion pour cette ſcience, que de les en inſtruire facilement.

Il eſt vray, dit Damon, que de la maniere dont me parla dernierement un des plus habiles de cette Academie, les choſes n'ont jamais eſté plus favorablement diſpoſées en nul lieu du monde pour faire d'excellens Peintres, qu'elles le ſont aujourd'huy dans noſtre France.

De ſorte, continua-t-il, que vous croyez, que l'Anatomie eſt un des principes du Deſſein, par où doivent commencer les jeunes gens qui vont à l'Academie.

Oüy, ſans doute, dit Pamphile, s'ils veulent devenir habiles, & s'ils ont d'ailleurs ce qu'il faut pour cela.

Je ſçay bien, reprit Damon, qu'il faut ſuppoſer l'habitude dans la main, & la facilité d'imiter avec le crayon tout ce qui ſera devant les yeux.

Ce n'eſt pas aſſez, dit Pamphile, il faut encore avoir le gouſt bon, & ſçavoir les belles proportions pour corriger le Naturel, qui d'ordinaire eſt meſquin & defectueux.

Je connois des Peintres, interrompit Damon, qui deſſinent, ce me ſemble, d'une grande maniere, & qui n'eſtiment pas que l'Anatomie ſoit neceſſaire pour bien deſſiner.

Il eſt vray, dit Pamphile, qu'elle demande une grande diſcretion qui dépend de bien ſçavoir l'office des muſcles: mais il eſt vray auſſi que ſans cette ſcience, ce que l'on appelle bien ſouvent grande maniere, ne ſert qu'à ébloüir les yeux des ignorans. Ceux dont vous parlez, ont peut-eſtre eſté touchez de quelques endroits bien reſſentis, qu'ils ont remarquez dans les Antiques, ils ont crû qu'ils ne pouvoient mieux faire que de les bien retenir, ils s'en ſervent en toutes rencontres, ſans ſçavoir ſi l'action le demande ainſi; ils exagerent meſme d'autant

d'autant plus ces endroits qu'ils croyent par là attirer plus d'admiration pour leurs ouvrages, & plus d'eſtime pour eux-meſmes ; & c'eſt ce qu'ils appellent deſſiner de grand gouſt & de grande maniere.

Peu de gens y prennent garde aprés tout, reprit Damon, & cela ne laiſſe pas de paſſer pour eſtre fort bien.

C'eſt que peu de gens s'y connoiſſent, repliqua Pamphile ; & dans la verité, tel qui ſe pâme d'admiration en voyant ces belles Antiques, & qui veut paſſer pour grand Connoiſſeur, eſt tres-ſouvent fort éloigné de ſçavoir la raiſon des beautez qu'il admire.

Mais croyez-vous, pourſuivit Damon, que tous les Peintres qui ont eu de la reputation, ayent eſté ſi ſçavans dans l'Anatomie ?

Non pas tous, répondit Pamphile, mais les plus habiles : car vous ſçavez qu'il y a des genies aſſez heu-

reux pour apprendre toutes choſes ſans autres regles que celle de leur bon ſens, avec une certaine lumiere naturelle qui leur fait ſuivre ce qui eſt bien, & fuir ce qui eſt mal. Et cela par des moyens qui leurs ſont toûjours inconnus dans les commencemens, & qui dans la ſuite leur ſervent de regles qu'ils ſe ſont établies par leur propre experience : mais comme il eſt preſque impoſſible qu'ils ſoient aſſurez de leur experience, ils ne peuvent pas non plus eſtre aſſurez de leurs regles : au lieu que le principe dont je vous parle, eſt un chemin infaillible pour s'acquerir dans le Deſſein une maniere trés-ſçavante & tres-ſolide. Et ſi vous voulez en eſtre perſuadé, prenez la peine de lire quelques vies des Peintres qui vivoient du temps de Leon X. & de François premier ; & vous verrez que ceux qui avoient le plus de connoiſſance dans le Deſſein, ſe l'étoient acquiſe par le moyen de l'Anatomie.

Ah ! vous parlez d'un siecle bien different du nostre, interrompit Damon en soûpirant ; les Peintres de ce temps-là travailloient à s'établir une solide reputation, & ceux d'aujourd'huy ne travaillent la plusparт que pour amasser de l'argent. Cependant, ils ne laissent pas de se croire de fort grands personnages.

Et c'est en quoy leur mal est desesperé, repartit Pamphile, puis qu'ils ne sentent pas combien ils sont malades. Mais que dites-vous de moy, ajoûta-t-il, de vous parler des Peintres de cette sorte ?

Nous sçavons, dit Damon, que vous parlez de bonne foy, & que vous dites ce que vous pensez. Mais quand vous parlez d'eux de cette maniere, vous ne les y comprenez pas tous ?

Dieu m'en garde, repartit Pamphile ; vous sçavez bien que nous en connoissons de tres-habiles, & d'autres qui s'avancent à grands pas dans

le chemin de la perfection qu'ils ont heureusement rencontré.

Mais dites-moy, je vous prie, continuay-je, d'où vous croyez que vienne l'indifference qu'ont la plusparт des Peintres pour le beau Coloris ?

Cela vient à mon avis de plusieurs choses, dit Pamphile. Je vous ay déja répondu, que ce n'est point l'ordinaire d'estimer une chose, & d'en avoir le cœur touché quand on ne la connoist pas, & qu'il y a peu de Peintres qui connoissent cette partie de la Peinture.

Il semble, luy dis-je, à vous entendre parler, que le Coloris soit une chose fort difficile.

Plus difficile que vous ne pensez, me dit il, & tout ce que j'ay à vous dire là-dessus, c'est que depuis prés de trois cent ans que la Peinture est resuscitée, à peine peut-on conter six Peintres qui ayent bien Colorié, & l'on en conteroit pour le moins trente qui ont esté de tres-bons Dessina-

teurs. Et la raiſon de cela eſt, que le Deſſein a des regles fondées ſur les proportions, ſur l'Anatomie & ſur une experience continuelle de la meſme choſe: au lieu que le Coloris n'a point encore de regles bien connuës, & que l'experience qu'on y fait, eſtant quaſi toûjours differente, à cauſe des differens ſujets que l'on traite, n'a pû encore en établir de bien preciſes.

Quoy le Coloris n'a point de regles? repeit Damon.

Je ne dis pas cela, repartit Pamphile; mais ſeulement qu'elles ne ſont gueres connuës.

Le Titien à voſtre avis, continua Damon, & les autres bons Coloriſtes ne les ont-ils pas connuës ces regles?

Je croy, dit Pamphile, qu'ils en ont connu la meilleure partie: mais Giorgion, Titien, Rubens & Vandeik, plus que les autres.

Hé bien, dit Damon, ce qu'ils nous ont laiſſé ſont autant de Livres

publics qui peuvent instruire tous les Peintres. Il n'y a qu'à bien examiner leurs ouvrages, les copier pendant un temps considerable, & faire dessus toutes les remarques qu'on croira necessaires pour en tirer du profit.

Ce n'est pas encore assez, repartit Pamphile, quantité de Peintres ont fait ce que vous dites sans aucun succés.

Dites donc, réprit Damon, comment vous voulez que l'on s'y prenne?

Je veux, dit Pamphile, que ce soit de la façon que vous venez de prescrire : mais outre cela, il faut avoir l'esprit tourné d'une maniere à profiter de tout, à ne remarquer que ce qui est remarquable, & à penetrer les veritables causes des effets qu'on admire. Vous avez fort bien dit, que les Ouvrages de ces grands Hommes estoient des Livres où les preceptes du Coloris estoient écrits :

mais ignorez-vous que toutes sortes de personnes ne sont pas capables d'entendre tous les Livres & d'en profiter, principalement quand ils sont aussi difficiles à entendre que ceux-là ? Il y a des Peintres qui ont copié le Titien durant beaucoup d'années, qui l'ont examiné avec soin, & qui ont fait dessus toutes les reflexions dont ils ont esté capables ; cependant pour n'avoir pas fait celles qu'ils devoient, ils ne l'ont jamais compris : & c'est pour cela que les copies qu'ils ont faites avec tout le soin possible, & qu'ils croyent estre dans une grande exactitude, sont encore fort éloignées de la conduite qui se trouve dans les Originaux.

Le Poussin, luy dis-je, n'auroit-il point esté de ces gens-là ? ( parlez-nous franchement ; ) car pour avoir autant copié, qu'il a fait, les Ouvrages du Titien, les siens n'en tiennent gueres.

Vous parlez-là, me répondit Pam-

phile, d'un homme dont la memoire ſera toûjours en veneration à la poſterité. Il a poſſedé ſi parfaitement le Deſſein, il a traité ſi doctement ſes ſujets, enfin il a ſceu tant d'autres parties neceſſaires à la Peinture, qu'on peut bien luy pardonner ſi les ſoins qu'il a pris à chercher le beau Coloris ne luy ont pas reuſſi.

Vous tombez donc d'accord, reprit Damon, qu'il n'a pas compris l'artifice qui eſt dans les Tableaux du Titien.

Non aſſurément, dit Pamphile; & la plus grande partie de ſes Ouvrages le font aſſez connoiſtre.

Il eſt bien vray, qu'aprés avoir copié des Ouvrages du Titien, ſes Tableaux en avoient quelque choſe; mais ce n'en eſtoit que la ſuperficie: Et s'il avoit veritablement compris les maximes, les fineſſes & les delicateſſes du Titien, il en auroit profité, & les auroit ſans doute fait valoir; il avoit trop de bon ſens pour n'en

n'en pas uſer de cette ſorte. Le meſme eſprit qui luy fit trouver des beautez dans les Ouvrages du Titien juſqu'à s'attacher fortement à les copier, pour en imiter le Coloris, ce meſme eſprit, bien loin de le luy faire abandonner, le luy auroit fait cultiver ſoigneuſement, s'il avoit penetré dans cette partie, & ſes derniers Tableaux qui ſont les plus foibles en Couleur, auroient dû eſtre les plus forts.

On pourra vous dire à cela, reprit Damon, que le Pouſſin dans ſes commencemens, fût d'abord attiré par la force que l'on voit dans les Tableaux du Titien, qu'il ſe laiſſa ſurprendre aux attraits de leur Coloris, & que c'eſt pour cette raiſon qu'il fit tous ſes efforts pour ſe l'acquerir: mais que s'en etant approché de plus prés, pour ainſi dire, & ſes études luy ayant donné plus de lumiere, il avoit trouvé que cette partie étoit dangereuſe, (comme parlent quelques-uns) & de

peu de conſequence, & qu'ainſi il devoit l'abandonner.

Je vous répondray d'abord, dit Pamphile, que la Peinture n'eſt faite que pour ſurprendre les yeux, que celle qui ſurprend le plus eſt la meilleure, & que ſi le Coloris du Titien a ſurpris ceux du Pouſſin, il en peut ſurprendre d'autres, & ne fera en cela que ce qu'il doit faire. Pour ce qui eſt de dire qu'il eſt dangereux de bien Colorier; un homme de bon ſens ne doit point parler de la ſorte; les parties qui compoſent un Art ſont également neceſſaires pour ſa perfection.

La raiſon que l'on donne, reprit Damon, pour confirmer ce que je viens de vous dire, c'eſt qu'en s'attachant au Coloris, on neglige le Deſſein, & que le charme de l'un fait oublier la neceſſité de l'autre.

Pour lors, repliqua Pamphile, ce n'eſt pas la faute du Coloris; mais de l'eſprit qui a trop peu d'étenduë pour faire attention à deux choſes en même

temps. Ce ne ſont pas de ces ſortes d'eſprits que demande la Peinture, elle n'admet dans ſes bonnes graces que ceux qui ſont capables d'embraſſer pluſieurs objets, ou qui ſont ſi bien tournez & qui ſçavent ſi bien ſe ménager qu'ils ne s'attachent qu'aux choſes qui doivent augmenter par degrez leurs connoiſſances. Les nouvelles études qu'ils entreprennent ne leur font point oublier celles qu'ils ont déja faites, au contraire, ils fortifient les unes par les autres, & s'efforcent de les acquerir toutes, comme des moyens neceſſaires pour arriver à leur fin. C'eſt de ce caractere qu'étoit l'eſprit de Raphaël, l'ordre & la netteté avec laquelle il concevoit les choſes, ne luy ont jamais permis de rien oublier, il augmentoit toûjours ſes connoiſſances, & fortifioit par les nouvelles lumieres qu'il acqueroit, celles qu'il avoit déja acquiſes.

Quoy, repartit Damon, ne croyez-vous pas que le Pouſſin ait eu l'eſ-

prit d'une assez grande étenduë pour la Peinture?

Pardonnez-moy, répondit Pamphile, & c'est ce qui me fait croire que les recherches qu'il a si heureusement faites, du Dessein, de l'Antiquité & de tant d'autres belles choses, ne luy auroient point fait oublier l'artifice du Coloris, s'il l'avoit une fois bien conçeu. Ainsi quoy que pour être favorisé de la Peinture, il faille avoir, comme je viens de vous dire, l'esprit d'une grande étenduë ou l'avoir bien tourne, il ne s'ensuit pas que tous ceux qui ont lesprit de cette maniere, reçoivent également toutes les faveurs à la fois, dont elle est dispensatrice: Elle en donne à celuy-cy pour le Dessein, à cet autre pour le Coloris, tantôt pour le païsage, tantôt pour les animaux, & tantôt enfin pour quelqu'autre talent, soit qu'elle les verse liberalement, ou qu'on les ait meritées par les recherches assiduës qu'on en aura faites.

Mais encore, poursuivit Damon, d'où vient que cette connoissance du Coloris, que vous dites, que la plûpart des Peintres n'ont pas, leur est si difficile à acquerir ?

C'est, répondit Pamphile, qu'ils commencent par où il faut finir ; ils se jettent dans le Coloris avant que d'être suffisamment fondez dans le Dessein, & que l'ignorance de celuy-cy les embarassant dans la pratique de l'autre, fait qu'ils n'en attrapent pas un. C'est encore parce que les jeunes gens ayant pris d'abord une méchante maniere, s'en font une habitude, dont, pour l'ordinaire, ils ne se retirent jamais. Ils n'ont pour modeles que les Ouvrages de leurs Maîtres & ceux qui sont publics ; ils estiment naturellement les premiers, & se nourrissent insensiblement l'esprit par la veuë des autres. Et cela se fait avec d'autant plus de facilité, que ces ouvrages sont les objets qui se presentent les premiers à leurs yeux & à leur

esprit. C'est enfin cotte premiere liqueur, laquelle étant mise dans un vaisseau tout neuf, y communique tellement son odeur, que quoy qu'on puisse faire pour l'en ôter, elle y demeure tres-long-temps. Ainsi les Peintres qui se sont nourris l'esprit de cette sorte, ont deux choses à faire fort difficiles; l'une de sortir de leur mauvaise maniere, & l'autre d'en prendre une bonne : Mais bien souvent leur vie se passe, sans qu'ils ayent seulement fait la premiere de ces deux choses.

D'où vient cela? luy dis-je.

C'est, continua-t-il, que l'habitude a passé jusqu'à l'organe, & que les yeux du Peintre voyent les objets naturels colorez, comme ils ont accoûtumé de les peindre.

Et quel moyen donc de sortir de là? poursuivis-je.

Pour moy, dit Pamphile, je croirois (supposé qu'on en eut bien envie) qu'il faudroit changer du blanc au

noir, & porter les choſes dans l'autre extremité pendant quelque temps. Et ſi l'on faiſoit bien (pourſuivit il d'un ton railleur) l'on interpoſeroit l'autorité des Magiſtrats, afin d'interdire pour ſix ans aux Peintres, la Laque & la Terre verte.

C'eſt en effet, repartit Damon, porter les choſes dans l'extremité Je ſçay bien que les grands maux demandent de grands remedes: mais quel moyen de ſe paſſer d'une couleur auſſi neceſſaire qu'eſt la Laque?

Je ne la retranche pas pour toûjours, reprit Pamphile; on y reviendroit, comme un convaleſcent revient à la viande ſolide, qu'on lui a défenduë pendant ſa maladie, & d'autant plus que cette maladie étoit cauſée de repletion.

Je vous entends fort bien, dit Damon; mais quand on revient en convaleſcence, ſçavez-vous que l'on a ordinairement un trop grand appetit, & principalement des viandes qui

ont été défenduës pendant la maladie?

Je le sçay fort bien, repliqua Pamphile; & c'est pour cela que l'on ordonne au convalescent un regime de vivre, jusques à ce que son estomac soit en état de digerer toutes sortes de viandes, & d'en faire de bon sang. C'est pourquoy aprés le remede de six ans, dont je viens de vous parler, je voudrois que les Peintres copiassent sans discontinuer deux ou trois ans, des Tableaux du Titien, & des autres qui ont bien entendu le Coloris; & quils fissent tous leurs efforts pour en découvrir l'artifice, jusqu'à ce qu'ils eussent pris une bonne habitude, & qu'ils fussent en état de se servir utilement de toutes leurs Couleurs.

Le regime est merveilleux, dit Damon en se mettant à rire: mais je ne tiens pas, continua-t-il, que l'exécution en soit aisée. Les Tableaux bien conduits de Lumieres & de Couleurs,

tels que vous les demandez, ſont rares, & la difficulté de les avoir pour quelque temps, eſt aſſez grande.

L'amour eſt ingenieux, repliqua Pamphile, & quand on aime bien, l'on ne trouve rien de difficile.

Quoy vous voulez, luy dis-je, que le Peintre traite ſon Art, comme un amant fait ſa maîtreſſe?

Oüy, répondit Pamphile, ſi luy-même à ſon tour en veut être careſſé: c'eſt pourquoy je vous diſois tout à l'heure, que pour obtenir les bonnes graces de la Peinture, le plus ſeur eſt de les meriter. Il eſt vray que l'on trouve peu de beaux Tableaux à copier: mais ſi l'on ne peut pas avoir toûjours des Originaux, que l'on ſe contente des belles copies; que l'on en termine ſeulement les bons endroits, & qu'on neglige, ſi l'on veut, le reſte: que l'on voye ſouvent les Cabinets des particuliers, & celuy du Roy, toutes les fois qu'on le pourra.

Vous abandonnez bien vôtre amy

Rubens dans l'occasion, interrompit Damon. Estes-vous broüillé avec luy, depuis que je vous ay oüy tant priser ses Ouvrages?

Je vous en allois parler, quand vous m'avez interrompu, dit Pamphile, quoy que je n'aye rien à ajoûter à ce que je vous en ay dit autrefois. Je vous diray seulement à cause de la matiere que nous traitons, & de l'endroit où nous sommes tombez, que le meilleur conseil que j'aurois à donner aux Peintres, dont nous parlons (si j'étois capable de leur en donner) ce seroit de voir pendant un an, tous les huit jours une fois, la galerie du Luxembourg, de quitter toutes choses, & de ne rien épargner pour cela. Ce jour seroit sans doute le plus utilement employé de la semaine. Rubens est ce me semble celuy de tous les Peintres, qui a rendu le chemin qui conduit au Coloris, plus facile & plus débarassé: Et l'Ouvrage dont je vous parle, est la main se-

courable qui peut tirer le Peintre du naufrage où il se seroit innocemment engagé.

Il faut joindre cela au regime, dit Damon en souriant. Je sçay bien, continua-t-il, que Rubens est un de vos Heros de Peinture, & que vous avez toûjours estimé l'Ouvrage qui est dans la gallerie du Luxembourg, comme une des plus belles choses qui soient dans l'Europe, si l'on en retranchoit (disiez-vous) en beaucoup d'endroits le goût de Dessein dont il n'est pas question presentement. Mais tout le monde n'est pas de vôtre goût, & ceux qui sont d'un sentiment contraire, disent qu'on trouve peu de verité dans les Ouvrages de Rubens, quand on les examine de prés, que les Couleurs & les Lumieres y sont exagerées, que ce n'est qu'un fard, & qu'enfin ce n'est point ainsi que l'on voit ordinairement la Nature.

O le beau fard! s'écria Pamphile,

& plût à Dieu, mon cher Damon, que les Tableaux qu'on fait aujourd'huy, fussent fardez de cette sorte; ne sçavez-vous pas que la Peinture n'est qu'un fard, qu'il est de son essence de tromper, & que le plus grand trompeur en cet Art est le plus grand Peintre. La Nature est ingrate d'elle-même, & qui s'attacheroit à la copier simplement comme elle est & sans artifice, feroit toûjours quelque chose de pauvre & d'un tres-petit goût. Ce que vous nommez exageration dans les Couleurs & dans les Lumieres, est une admirable industrie, qui fait paroître les objets peints plus veritables (s'il faut ainsi dire) que les veritables mêmes. C'est ainsi que les Tableaux de Rubens sont plus beaux que la Nature, laquelle semble n'être que la copie des Ouvrages de ce grand Homme. Et quand les choses aprés être bien examinées ne se trouveroient pas justes, comme vous le

ſuppoſez, qu'importe, pourvû qu'elles le paroiſſent; puiſque la fin de la Peinture n'eſt pas tant de convaincre l'eſprit que de tromper les yeux.

Cet artifice, dit Damon, me ſemble merveilleux dans les grands Ouvrages.

C'eſt auſſi dans ceux-là, reprit Pamphile, où l'on voit que Rubens l'a rendu plus ſenſible à ceux qui ſont capables d'y faire attention & de l'examiner: car aux perſonnes qui ne s'y connoiſſent que peu, rien n'eſt plus caché que cet Artifice.

Et Vandeik, interrompit Damon, ne trouvera-t-il point icy quelque place?

Quand je parle de Rubens, reprit Pamphile, j'entens, comme vous ſçavez, toute ſon école. Neanmoins, vous avez raiſon de vouloir que l'on faſſe un cas particulier de cet illuſtre Diſciple; puiſque s'il n'a pas eu tant de Genie que ſon Maiſtre, ny tant de talent pour les grandes

exécutions, il l'a surpassé en bien des rencontres dans certaines delicatesses de l'Art, & il est constant qu'il a fait des carnations plus fraîches & plus veritables que Rubens.

De sorte, dit Damon, que vous seriez fort étonné si vous voyiez un prompt changement dans les Peintres qui sont dans l'habitude d'un mauvais Coloris.

Oüy certes, répondit Pamphile: car ils prennent un chemin fort opposé à celuy dont je viens de vous parler: mais ce qui me surprend extremement, c'est que la plûpart de ceux qui loüent & qui admirent les Tableaux bien Coloriez, bien loin de prendre la peine de vouloir les imiter dans ce qu'ils font, veulent qu'on donne des loüanges à leurs Tableaux qui à l'égard de cette partie, en sont extrêmement éloignez. Ainsi jugez vous-même, s'il y a lieu d'esperer ce changement si prompt, lequel ne se peut faire

qu'en profitant de la veuë des belles choſes.

Il ne laiſſe pas, interrompit Damon, d'y avoir dans Paris beaucoup de beaux Tableaux.

Ce que vous dites eſt vray, reprit Pamphile : mais quoique tout le monde les regarde, tout le monde ne les voit pas : & ce que chacun y voit n'eſt que par rapport à ſa connoiſſance. Je vois par exemple que la foule de nos Peintres admire les Ouvrages de Pietre Teſte, qui ſont un cahos de bizareries, pendant qu'ils ne connoiſſent pas ſeulement le nom d'Otho Vænius, dont les Ouvrages meritent aſſurement beaucoup de loüange.

Otho Vænius ? repeta Damon. N'eſt-ce pas luy qui a fait les emblêmes d'Horace, celles des Amours divin & profane, & la vie de ſaint Thomas d'Aquin ?

Luy-même, dit Pamphile.

Il eſt vray que je n'en ay jamais

oüy parler à aucun Peintre, continua Damon, & c'eſt peut-être qu'il n'a pas fait beaucoup d'ouvrages.

C'eſt pour cela, repliqua Pamphile, qu'on les doit d'autant plus tenir chers & les conſerver plus ſoigneuſement

Mais il ſemble, dit Damon, que ſes figures ſont un peu courtes.

Si cet excellent Homme, répondit Pamphile, a quelquefois deſſiné ſes figures un peu courtes, il a bien dequoy ſe faire eſtimer d'ailleurs. Il avoit un Genie facile, ſage, moderé, & n'empruntoit jamais rien des œuvres d'autruy. Il donnoit à ſes Figures tel caractere de paſſion qu'il vouloit, & les expreſſions en ſont pour la plûpart, belles & naturelles. Les pieds & les mains en ſont correctement deſſinez, les Draperies bien jettées, les plis beaux & dans la place qu'il eſt neceſſaire pour marquer agréablement le nud, & pour en conſerver les maſſes. Mais ce qui ſe

voit

voit par excellence dans ſes Ouvrages, c'eſt une admirable intelligence de Lumieres & d'Ombres ſur les Figures en particulier, & dans toute l'œconomie de l'ouvrage : enfin l'on y voit un grand art par tout. Auſſi ne vous en étonnerez-vous pas, quand je vous diray qu'il étoit le Maiſtre de Rubens. Et avec tous ces avantages, les Livres que vous venez de me nommer, demeurent dans l'oubly, & ſont comme enterrez à l'égard des Peintres dont nous parlons, qui ne les connoiſſent pas.

Il ne faut pas s'en étonner, dit Damon, car il y en a, ce me ſemble, bien peu qui ayent du gouſt pour ces ſortes d'effets de Lumieres. Mais n'y a-t-il que les Livres d'Otho Vænius, où l'on voye cet agreable artifice du Jour & de l'Ombre.

Pardonnez-moy, répondit Pamphile ; tout ce qui ſe voit de bien gravé d'aprés les Ouvrages du Titien, & d'aprés ceux de l'école de

Rubens, en donne encore l'intelligence.

Et qu'appellez-vous bien graver, reprit Damon ? Est-ce couper le cuivre hardiment comme Goltius, ou poliment comme Bloëmart & Natalis ?

Ce n'est pas cela précisément, repliqua Pamplile, la premiere façon que vous attribuez à Goltius n'y est pas mesme fort propre ; puisque pour bien graver, il ne faut pas, s'il est possible, que le Graveur se fasse reconnoistre dans son Ouvrage : il doit simplement faire en sorte que l'Estampe gravée fasse le mesme effet ( à la Couleur prés ) que le Tableau qu'on se propose d'imiter.

Tous les Graveurs, dit Damon, ne font-ils pas cela ?

Non vrayement, repartit Pamphile, & il y en a peu qui le sachent faire, lors principalement qu'ils ont à graver un Tableau bien Colorié & bien entendu de Lumieres & d'Om-

bres. Ils en imitent les figures comme si elles estoient de Sculpture, & comme d'une même Couleur. Cependant les oppositions qui se trouvent dans les Tableaux par les differens tons de Couleurs, contribuant extrêmement à leur donner de la force, il n'est pas étonnant que leurs Estampes paroissent fades, & que bien loin de donner de l'estime pour les Originaux, elles ne servent qu'à les deshonorer. Ce n'est pas qu'il soit toûjours necessaire d'imiter les corps des Couleurs par les degrez du clair-obscur; mais il se trouve souvent des occasions où il le faut faire indispensablement. Pour les manieres polies que vous attribuez à Bloëmart & à Natalis, elles sont sans contredit les plus agréables, quand les choses, dont je viens de vous parler, s'y rencontrent. Mais parmy toutes les Estampes où l'on voit ce bel artifice du clair-obscur, celles qui ont été gravées d'aprés les œuvres de Rubens,

me ſemblent d'une beauté incomparable.

Et moy, dit Damon, j'ay veu de nos Peintres & des plus habiles, qui ne pouvoient ſouffrir ces Eſtampes ; parce que, diſoient-ils, elles ſentoient le Flamand.

Si par ſentir le Flamand, reprit Pamphile, ils entendent eſtre deſſiné d'un gouſt qui ſente l'air du païs, on peut leur pardonner cette délicateſſe ; mais ſi par ſentir le Flamand, ils entendent faire un grand effet, & tromper les yeux par des objets qui paroiſſent veritables, & par l'artifice des Lumieres & des Ombres qu'ils n'ont pas accoûtumé de voir ailleurs, ils n'ont aſſurement pas raiſon. Il faut eſtimer les choſes pour ce qu'elles valent : Il n'y a point de Tableau parfait, & les plus beaux ne ſont eſtimez tels, que pour eſtre les moins mal. Il eſt donc ridicule de mépriſer un Ouvrage qui n'eſt defectueux que par une ſeule choſe, quand il eſt recom-

commandable par beaucoup d'autres: Si le Dessein n'est pas ce qu'on doit estimer davantage dans les Estampes de Rubens, il y a assez d'autres parties qui les rendent considerables, & qui malheureusement pour les Peintres dont vous parlez, ne leur sont point connuës, & la maniere dont vous dites qu'ils les rejettent, est une grande conviction de leur ignorance.

Je les interrompis là-dessus, pour leur demander ce que l'Academie avoit conclud sur cette matiere.

Rien, me répondit Pamphile, & je trouve qu'ils ont fait sagement. Il ne faut pas se presser si fort de conclure; il est bon de reprendre à plusieurs fois les matieres qui sont de quelque conséquence: les lumieres ne viennent pas tout d'un coup; & ce que l'on a condamné dans un temps, est bien souvent approuvé dans un autre, par des raisons plus fortes. Il faut chercher de bonne foy la verité,

& s'y rendre quand on l'a une fois trouvée.

Il est vray, dit Damon, que voila la troisiéme Conference qui se fait sur cette matiere. Mais quand on auroit décidé quelque chose, seroit-ce un crime de revenir contre, & de proposer ses raisons?

Je ne le croy pas, dit Pamphile. La verité doit estre toûjours bien receuë, & l'on doit fléchir le genoüil devant elle en tout temps & en tout lieu.

Damon voulut encore demander quelque chose; mais Pamphile le faisant souvenir qu'il estoit tard, luy dit que ce seroit pour une autre fois. Là-dessus aprés quelques civilitez de part & d'autre, ils se retirerent chez-eux, & me laisserent fort satisfait de leur entretien.

---

De l'Imprimerie d'Antoine Lambin, 1699.